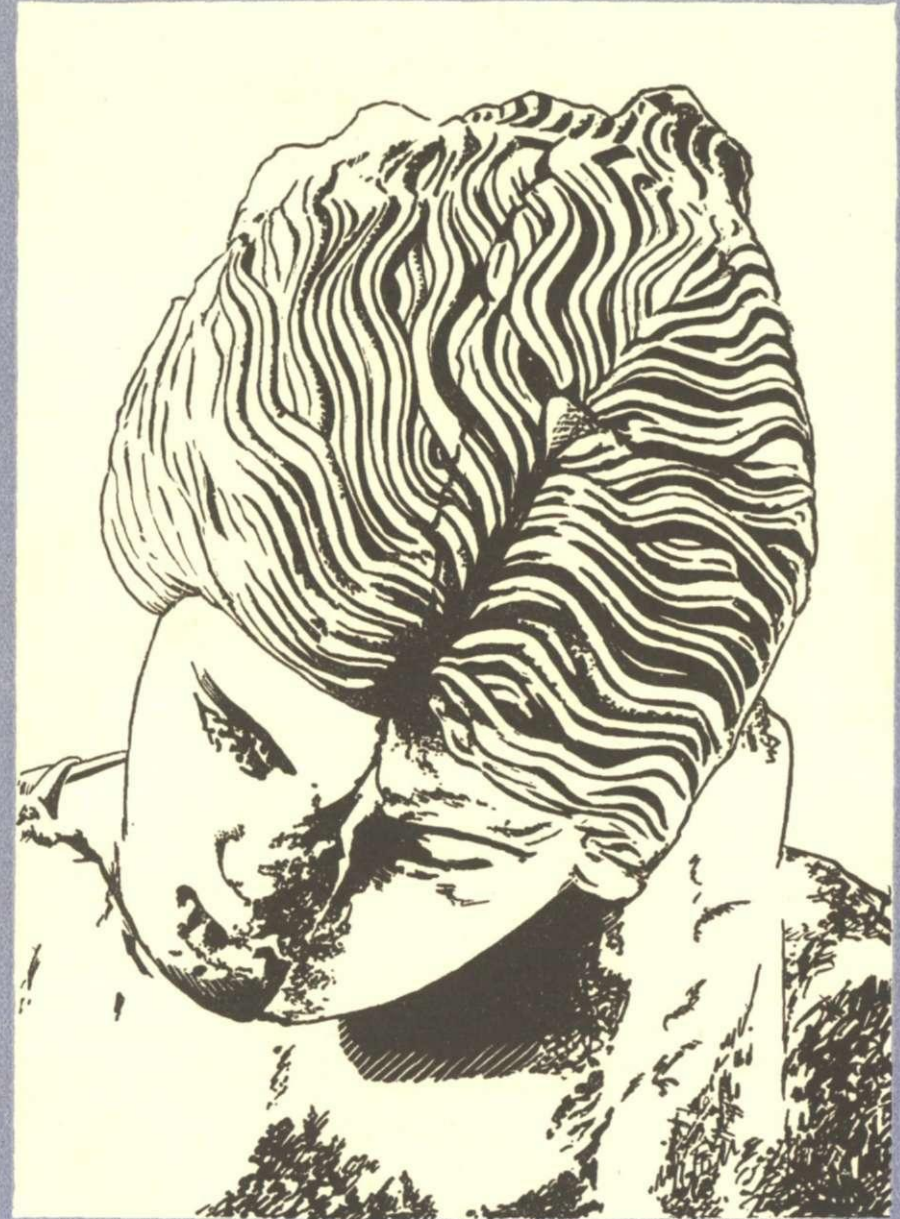


# LE VOYAGE EN GRÈCE



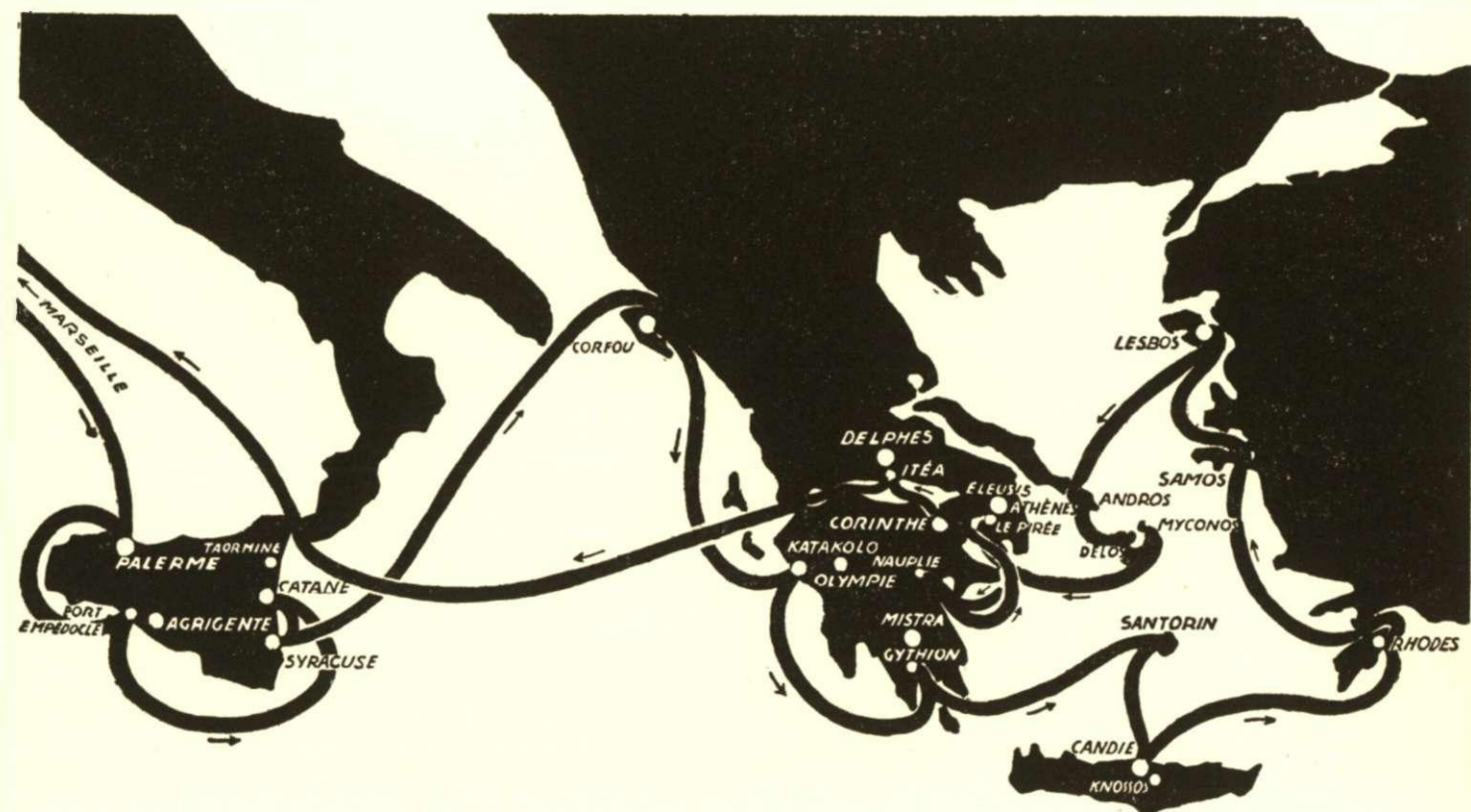
CAHIERS PÉRIODIQUES DE TOURISME

Édites par la Société NEPTOS, PARIS

# XVII<sup>e</sup> CROISIÈRE DU "PATRIS II"

PRINTEMPS 1935

II AVRIL - 3 MAI



## ITINÉRAIRE :

PALERME. AGRIGENTE, MONREALE, CATANE, TAORMINE, SYRACUSE, CORFOU, CATACOLO, OLYMPIE, GYTHION, MISTRA, SANTORIN, CRÈTE, CNOSSOS, RHODES, SAMOS, LESBOS, ANDROS, DELOS, MYCONOS, LE PIRÉE, ATHÈNES, NAUPLIE, MYCÈNES, TIRYTHE, ÉPIDAURE, ITEA, DELPHES.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER A LA SOCIÉTÉ "NEPTOS"  
4, Rue de l'Échelle, PARIS (I<sup>er</sup> Arr.)

Telephone : OPÉRA 61-21. 61-22.

# LE VOYAGE EN GRECE

CAHIERS PÉRIODIQUES DE TOURISME

ÉDITÉS PAR LA  
SOCIÉTÉ "NEPTOS", A PARIS

*Correspondant de l'Office Hellénique du Tourisme  
Représentant des Chemins de fer de l'État Hellénique, de la Compagnie de Navigation Nationale de Grèce  
et de la Compagnie Hellénique de Cabotage*

PRINTEMPS 1935

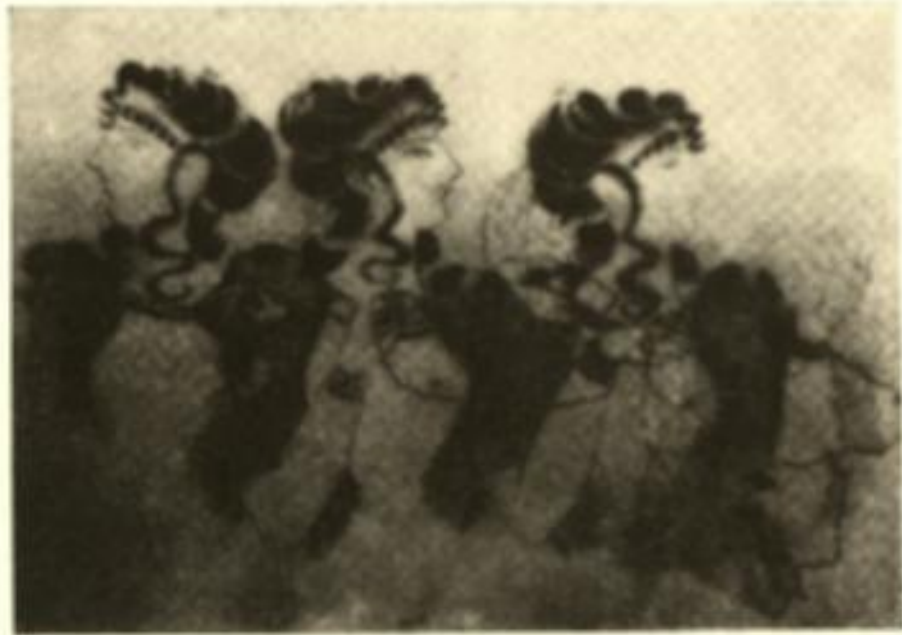
NEPTOS S. A., 4, RUE DE L'ECHELLE, PARIS-I<sup>er</sup>

OPERA : 61-21, 61-22



*A l'image des jeunes filles de Thassos, la Grèce toute parée de bijoux d'écume et de marbre offre aux voyageurs la main tendue du Péloponnèse.*

*... Et sur le double plateau des mers Egée et Ionienne les fruits de Céphalonie, de Zante, de Corfou et les étoiles des Cyclades.*



FRESQUE DU PALAIS DE GNOSOS (1500 AV. J.-C.)

## L'Art et la Mode dans la Grèce Antique

Certains de nos grands couturiers recherchent actuellement dans l'art de Phidias le secret des lignes harmonieuses et calmes, suivant ainsi l'esprit de notre époque qui, après des années de vie trop ardente et un peu désordonnée, a besoin de retrouver la stabilité.

N'en déplaise aux philosophes austères, la mode a plus de lois que de caprices, la preuve, c'est que parmi toutes les fantaisies qu'inventent nos couturiers, les unes sont viables et les autres ne le sont pas.

Soumise à la fois aux nécessités matérielles et au mouvement des idées, la mode vestimentaire se doit de maintenir un juste équilibre entre des exigences souvent contradictoires, avant qu'entrent en jeu les considérations esthétiques. De ce dernier point de vue même, elle

ne saurait être indépendante de son époque : elle fait partie intégrante du mouvement général de l'art.

Chez les peuples primitifs, les hommes ne sont pas moins paresseux que les femmes qui partagent leurs conditions d'existence et sont astreintes aux mêmes besoins qu'eux : tatouages, ceintures et coiffures de feuillages et de plumes, colliers et bracelets, boucles dans les oreilles et dans le nez, sont communs aux deux sexes.

Les habitants de la Grèce et des îles ont connu cette période barbare. Mais, dès le deuxième millénaire avant notre ère, la civilisation crétoise a rendu hommage à la femme, non seulement

à cause de son rôle de mère, mais aussi pour son charme, pour sa beauté, peut-être même pour son esprit. Elle nous apparaît vêtue d'une



FIGURINE CRETOISE (1800 AV. J.-C.)

ample robe cloche, semblable à celle de nos aïeules à crinolines. Elle se coiffe d'un « hennin » bariolé et son corselet, qu'on dirait de velours, monte haut et droit derrière la nuque comme un « col à la Medicis ». Nous la retrouvons au spectacle, parée, pomponnée, ses beaux cheveux ondules formant bouffants et accroche-cœur comme une dame de 1900.

Mais viennent ensuite les guerres et les invasions qui bouleversent, à la fin du second millénaire, cette civilisation raffinée, presque décadente.

Les conquérants achéens et hellènes, qui vivent sous le régime patriarcal, ne font pas à la femme la part aussi belle. Ils exigent d'elle des vertus de bonne épouse, experte aux travaux de la maison, quel que soit le rang qu'elle occupe. Nausicaa lave son linge à la rivière et ne se distingue de ses suivantes que par sa grâce; Pénélope tisse elle-même une étoffe décorée qu'on appelle à tort tapisserie, et nous voyons fréquemment, sur les vases du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., de belles jeunes filles allant puiser de l'eau à la fontaine. Leurs cheveux tombent librement, leurs robes simples et droites sont formées par une étoffe de laine

rectangulaire qu'elles ont ouverte de leurs mains et drapée elles-mêmes sur leurs épaules; les unes ont seulement le chiton replié en haut, attaché par des fibules et dont le rabat retombe jusqu'à la taille; de plus frileuses ont superposé à ce vêtement une autre draperie (l'himation) tantôt disposée comme un châle sur les deux épaules, tantôt passée sous le bras droit et rejetée sur l'épaule gauche.

Pourtant, sur les côtes de la molle Asie, les femmes avaient gardé le goût du luxe et de l'ornement. L'un des effets de la politique ionienne de Pisistrate sera d'introduire leurs modes à Athènes. C'est pourquoi presque toutes les charmantes Coréennes de l'Acropole montrent tant d'artifice dans l'arrangement de leur chevelure. C'est pourquoi elles portent ces chitons légers faits du lin le

plus fin, si longs qu'il faut les relever de la main; et aussi le plus souvent ces courts himations brodés de toutes parts et disposés en plis irréguliers, qui ont perdu leur utilité pratique et ne sont plus qu'une parure.

Il fallait la dure épreuve des guerres médiques pour décider les Athéniennes à renoncer à ces charmants et vains ornements. Revenant à la



TANAGRA

simple étoffe de laine, elles surent exprimer par son drapé toute la noblesse et toute la majesté de leur cité, que la victoire venait de mettre à la tête du monde grec. C'est ce costume qui est le plus connu, pour avoir été immortalisé par Phidias.

En réalité, cette nouvelle conception du vêtement féminin a duré bien moins longtemps qu'on ne le croit d'ordinaire. Dès le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., nous constatons une tendance générale à l'allongement des figures et la mode accentuée ce caractère par affectation d'élégance. Le chiton n'est toujours qu'un rectangle d'étoffe mais, disposé autrement, il prend toutes sortes d'aspects jusqu'à devenir robe à traîne. Sûre de son effet, une Tanagréenne se retourne d'un mouvement gracieux et ressemble à s'y méprendre à ces coquettes du Second Empire parées de leur châle des Indes, qu'a dessinées Constantin Guys.



COUREUSE LACONIENNE (V<sup>e</sup> AV. J.-C.)

Au contraire, la jeune fille laconienne, sportive comme ses frères, portera le petit chiton, s'arrêtant aux genoux et retenu sous les seins par une large ceinture.

Dans leur ardeur à disputer le prix de la course ces jeunes personnes devaient même parfois réduire à moins encore leur costume et Atalante nous apparaît, sur un vase du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, vêtue d'un « deux pièces » que nos baigneuses les plus osées ont spontanément reconstitué.

Ainsi, dans ce pays qui le premier fut épris de liberté individuelle et connut la joie de l'art, la mode évolua un peu de la même manière qu'au temps de nos aïeules, alors que, tout en conservant la tradition de sa province, chaque femme recherchait sans cesse dans la multitude des formes, l'expression la plus subtile de sa beauté.

M. CHEVALIER-VEREL.

## LA BEAUTÉ GRECQUE

Entre le Pont de la Concorde et le Pont de l'Alma, sur le bateau-mouche, j'ai rencontré l'Hermès de Praxitèle. Profil moelleux et net sous l'indéfrisable aux boucles drues, œil langoureux, bouche [dédaigneuse, ce trop joli brun, mon compagnon de navigation, était arménien; disons, pour parler comme un livre, qu'il appartenait à la race « alpine-arménoïde », représentée en Grèce dès l'époque néolithique... Mais les anthropologues nous assurent que les vrais Grecs de l'Histoire, les Grecs authentiques, furent de purs « Aryens », des « Indo-Germains », comme disent nos voisins de l'Est. Je n'en doute plus depuis que j'ai fait la connaissance en Alsace d'un colosse blond qui ressemblait étonnamment à l'« Apollon de Cassel » dieu magnifique sorti des mains du jeune Phidias.

Les Doriens, les plus grecs des Grecs, préféraient les blondes et même les blonds. Achille était blond, comme Ménélas. Blondes aussi Aphrodite et Hélène. Et pourtant, c'est de Sparte que nous est venue cette belle jeune fille qui fut, il y a quelques années, « Miss Europe ». J'aime assez en l'occurrence cette appellation hybride car cette beauté, brune de cheveux et d'yeux était blonde de prestance et d'allure.

Qui croit encore aux races pures? Aucun métal pur-or, argent ou cuivre, n'a la beauté, la sonorité, la résistance d'un alliage. Mais il y a, dans l'art ou dans la nature, des mélanges particulièrement savoureux et qui évoquent l'idée de noblesse et de pureté, comme le son d'un cloche, la patine d'un bronze, les jambes d'une américaine. La beauté pure n'existe pas et le type grec est une invention moderne. Ce qui fait la force et le charme de la vie et de l'art, ce sont leurs imprévisibles renouvellements. On n'explique pas plus le miracle grec qu'un coup de roulette et aucune martingale n'aboutira à refaire l'Europe. À l'origine de tout mélange heureux, il y a l'aventure et l'amour et j'imagine qu'un mytologue hellénistique aurait pu raconter ainsi l'histoire de la sculpture grecque :

« La pointe fine et le lourd marteau que le sculpteur manie, n'ont pas toujours été tels que nous les voyons. Ce furent, autrefois, un géant aux cheveux clairs venu d'Hyperborée sur une nef rapide, et une petite sirène, couronnée d'algues sombres, qui chantait au bord de la mer. Le jeune homme, en tirant son vaisseau sur la plage, heurta la sirène qui, de curio-

site et d'admiration, — elle n'avait jamais vu un si bel homme — oubliait de faire semblant de fuir en chantant. Mais le charme de la belle n'opéra pas moins vite et ils s'aimèrent si fort qu'ils n'eurent pas d'enfants. Un dieu bien inspiré ne voulut pas qu'une si merveilleuse union demeurât stérile : il fit, par métamorphose, des deux amants inséparables les deux outils qui s'unissent aux mains du sculpteur, et jamais ce couple ne fut plus fécond que celui-là. »



HERMÈS DE PRAXITÈLE (OLYMPIE)

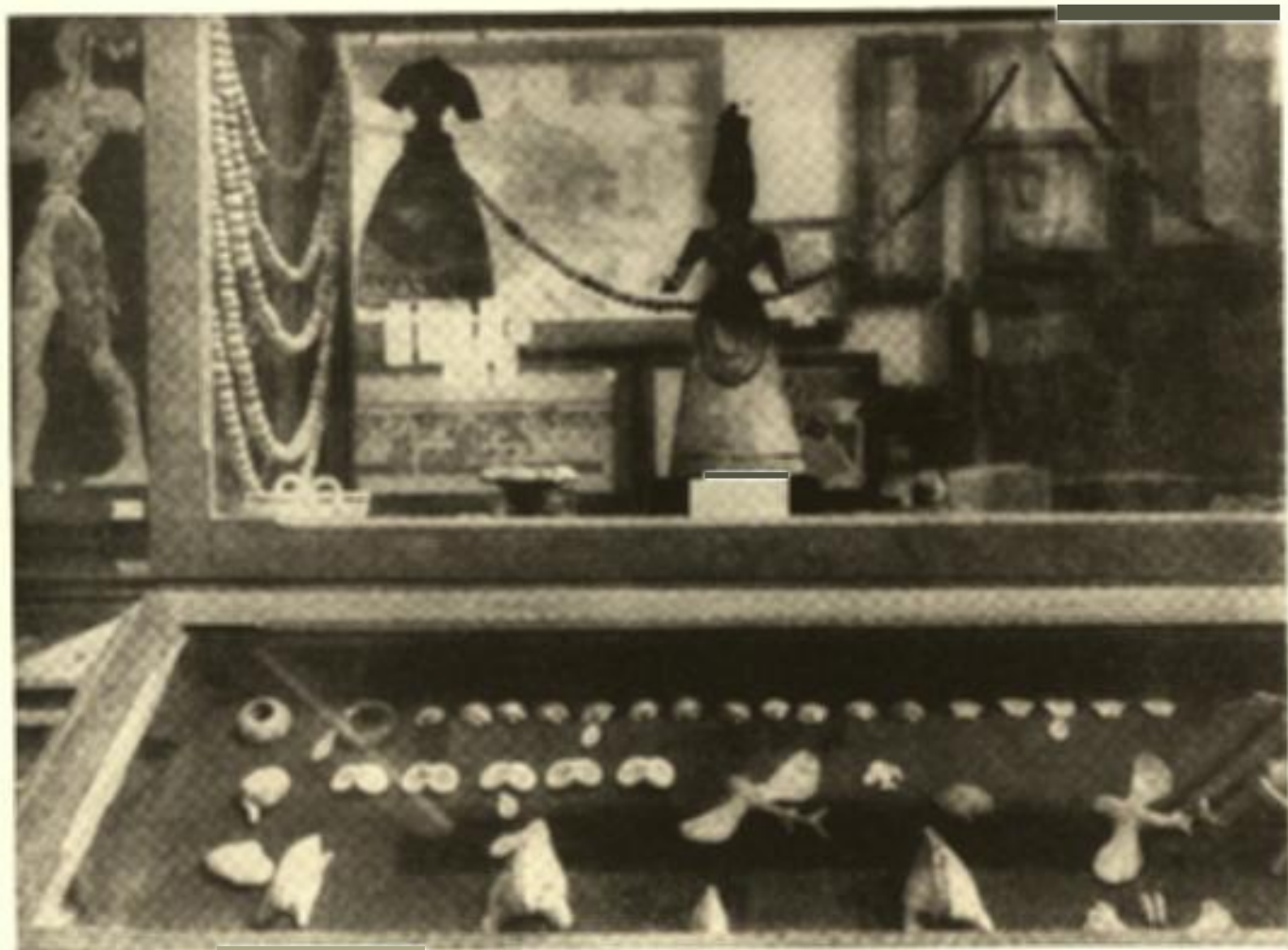
La nature, a-t-on dit, imite l'art. Ce paradoxe se vérifie en Grèce. La tradition veut que Praxitèle ait modelé son Aphrodite nue à l'image de Phryné. Mais, après une étude approfondie de l'œuvre du célèbre sculpteur, un savant danois a conclu récemment que la statue était antérieure au prétendu modèle; il faut donc croire que la belle courtisane ne se dévoila devant le jury populaire qu'après être devenue semblable à la déesse. À Athènes, le mimétisme ancestral opère encore des miracles; il y a peu, les jeunes femmes y montraient une élégance maniérée, très hellénistique. La mode nouvelle les incline depuis quelques années vers l'archaïsme; et, je me souviens que, non sans quelque pédantisme, nous avions pu dater de 490 avant J.-C., le type de Miss Europe 1930.

C'est par la puissance de l'exemple que se forme et se maintient un type ethnique toujours reconnaissable malgré ses variations, comme le

thème d'une symphonie; et cette continuité de type atteste visiblement la pérennité du génie de la race (en prenant le mot dans son sens le plus large; et d'ailleurs la puissance d'une race se confond avec celle de la civilisation qu'elle crée et se mesure à sa capacité d'assimilation).

La Grèce a un bel avenir, s'il est vrai qu'elle a conservé l'acuité d'esprit et le sens plastique des anciens Hellènes. Et il n'est pas nécessaire que ses hommes d'État ressemblent physiquement à Périclès si, dans les campagnes crétoises, de jeunes paysans — j'en connais plusieurs — ont encore la sveltesse musclée et le profil spirituel des Minoens et si, dans les escarpements du Parnasse, Endymion diadème d'un foulard sombre précède à grands pas le mulet sur lequel, noblement assise, Sélène berce sa rustique reverie.

Jean CHARBONNEAUX.



VITRINE DU MUSÉE DE GNOSSOS

## FARDS ET ARTIFICES

Faut-il voir l'origine et le succès du maquillage dans ce concours de beauté qui réunit sur l'Olympe aux temps mythiques les sommets du collège des dieux? Callimaque nous dit qu'à cette compétition pour le prix de beauté, Venus et Minerve étaient favorites. Les préparatifs des deux candidates furent différents. Le carmin, le khol, le blanc de baleine composèrent patiemment devant le miroir une Venus aux lèvres hautes, aux sourcils arqués, au teint de lait. Minerve, dédaignant le miroir même des eaux, fit une longue course. Devant le jury, elle arriva haletante, teint vif, cheveux fous, gorge battante. Quelque Zeus libidineux, quelque Pegase piaffant, quelque deesse cacochyme firent-ils

pencher la balance vers notre actuel ministre de la Beauté? Sans ce choix, nous eussions peut-être cheri à tout jamais les jeunes filles échevelées, à la peau fumante et brunie. Mais sans doute faut-il entrevoir dans cette aventure le double visage apollinien et dionysiaque de la beauté grecque, l'alternance de l'harmonie composée et du déchaînement.

Il n'est pas douteux que, des les temps primitifs, ces deux aspects, correspondant aux deux pôles de l'âme antique, coexistaient. Les cultes de Dionysos Zagreus livraient aux forêts des femmes hurlantes et farouches, et si les filles du roi Pretus — deux folles — parcoururent d'une seule haleine dix lieues à la course depuis

Sycione, elles n'en séduisirent pas moins à leur arrivée Melampe et Bias, rejetons d'une illustre famille de rois-magiciens.

Dans les soins de la coiffure, on pourrait aussi trouver la tendance à cette dualité. « On appelait *Keras*; dit Mary Tibaldi Chiesa, une espèce d'accoutrement selon lequel les cheveux étaient relevés sur les tempes en imitation des cornes, tel qu'on les voit souvent sur la tête des faunes et des satyres ». D'autres femmes portaient les cheveux tombant sur les épaules et rangés en bandeaux des deux côtés du visage. Ou bien les cheveux divisés sur le front en deux bandeaux ondules réunis derrière la tête par un simple lien. Les jeunes gens laissaient descendre leurs cheveux en mèches ondulees sur le dos ou sur les épaules. Ils entrelaçaient des spirales de fils métalliques pour rendre stables mèches et boucles. A partir du <sup>v</sup>e siècle, l'influence asiatique cesse et les hommes portent les cheveux courts et sans artifices.

En somme, les artifices jouirent toujours de la plus grande faveur dans la Grèce antique. Les crèmes de beauté étaient composées de terre et de miel. Les fards pour les cils et sourcils étaient importés d'Égypte. Le corps était oint d'huiles et d'aromates. Les femmes passaient sur leur visage une sorte de talc adhérent, composé de terre de Chio ou de Samos brassée dans du vinaigre, puis lavée longuement pour en séparer l'acide et la rendre impalpable. Il nous est resté de rares mais subtiles recettes. Voici une simple crème composée de pâte d'orge du Liban d'orbe, d'œuf frais de flamand, de poudre de corne de cerf tombée au printemps, d'oignon de narcisse, de gomme, de farine et de miel. Juges délicieuses au goût, visages comestibles. La coutume du baiser n'est-elle pas née du désir de goûter ces peaux aphrodisiaques et sucrées?

Produit de Beauté! Rien ne peut dire l'excitant rapprochement de ces deux mots; le dernier, sublime abstraction, la Beauté, le premier pharmaceutique et expérimental, évoquant les pots, officines et pommades: et c'est celui-ci qui produit celle-là. Le fil de fer, la terre et la corne rapée s'unissent pour donner au visage la suprême retouche, lui permettre d'entrer dans cette lignée divine, la Beauté. Entente secrète des visages avec la couleur, les sèves et les huiles, premier pas de la grâce féminine vers le Cosmos qui la transmue en valeur universelle.

Mais la jeunesse grecque nous livre bien d'autres ententes avec le macrocosme. Cependant qu'au grand siècle d'Athènes les divinités

sont sapées à la base et le monde remis en question, les magiciens jouent leur dernière carte sur la coquetterie. Le parfum d'une inconnue révèle si elle est saturnienne ou apollinienne, grandeoureuse ou bonne commerçante: la femme adopte le parfum de son signe. Le Taureau à l'encens, le Cancer le camphre, le Scorpion l'opoponase, le Berceau l'euphorbe, le Poisson le thym, la Vierge le santal. Les époques de l'année, les jours de la semaine donnent leur arôme aux adolescents.

Lorsque le gymnase et les promenades au bord du Céphise ne suffisaient pas à assurer l'harmonie et la souplesse du corps, lorsque les excès d'agneaux rotis à la graisse de queue de brebis arrosés de Samos faisaient apparaître l'arthritisme ou lorsque les dartres et les lèpres rongeaient la peau, les grecs avaient les sources dont les eaux différentes étaient goûtées par les connaisseurs comme de véritables crus. (Bartholdy dans son « Voyage en Grèce » a trouvé d'authentiques hydromanes). C'est, à l'Acrocorinthe, la source Pirene née sous le sabot de Pegase, à Delphes Castalie et Cassotis, à Thèbes Ares, à Mycènes Parseia, à Athènes Clepsydre et Callirhoe. Certaines donnent l'immortalité. D'autres seulement guérissent. Sources sulfureuses des Thermopyles, d'Aidipsos, Sources qui guérissent la lèpre, comme celle des nymphes Anigrades, en Triphylie. Sources thermales près des nombreux temples d'Asclepios.

Rien, dans la vie courante de la Grèce antique, n'était en désaccord avec une création permanente de beauté corporelle. C'était, — c'est encore, si l'on veut bien voir, — le pays des adolescents, des femmes aux seins hauts, des vieillards robustes. Et je pense à cette tablette d'argile que j'ai trouvée en fouillant les collines d'Astipalae, dans cette île de Cos où les courants égyptiens et asiatiques croisaient sans cesse leurs influences. Un poète inconnu y revendique pour la femme de son amour une au moins de ces séries de qualités. Le choix me paraît juste. Je le traduis:

« Trois choses noires: cheveux, cils, pupilles. Trois choses blanches: corne, dents, paume des mains. Trois choses rouges: langue, lèvres, gencives. Trois choses rondes: cou, avant-bras, chevilles. Trois choses longues: dos, doigts, membres. Trois choses étroites: sourcils, nez, sexe. Trois choses larges: front, yeux, thorax. Trois choses charnues: joues, cuisses, mollets. Trois choses petites: oreilles, fesses, seins.

Gaston BAISETTE.



PAYSANNE DE LESBOS

*Simos Houtzeos*

## CHARMES DU PEUPLE GREC

J'aime le peuple grec, je l'aime a cause de son hospitalite, de son esprit et de son ironie qui le font si parent du peuple francais, a cause de sa mesure surtout, autant dire de son gout, et pour une quantite d'autres raisons que je ne sais pas et qui sont sans doute les plus importantes.

Je crois que presque partout jadis les peuples considéraient comme un devoir essentiel de bien accueillir l'étranger, mais quels sont ceux qui ont conservé intacte aujourd'hui cette vertu-la, du moins dans notre Europe? Ils sont bien rares. Les touristes — ceux du moins qui s'intéressent à autre chose en Grèce qu'aux musées et aux ruines célèbres, et qui sont entrés en relations avec d'autres personnages que les portiers d'hôtels, — ceux-la savent que le peuple hellène pratique l'hospitalité avec une bonne grâce charmante. Il m'est arrivé plus d'une fois qu'on me fit passer au premier rang au défilé d'une procession ou à quelque autre spectacle populaire alors que je me trouvais derrière la foule; et pourquoi? Parce que j'étais étranger, tout simplement. Un jour que je passais devant une maison d'où sortait une joyeuse musique populaire, je suis entré. C'étaient des ouvriers qui célébraient par une petite fête de famille le baptême de leur enfant; je n'oublierai jamais la générosité et la gentillesse avec lesquelles ils m'ont accueilli... Mais est-il un voyageur

qui ait circulé en Grèce et qui n'ait éprouvé la bonne grâce charmante qu'a le peuple à recevoir chez lui l'étranger qui passe?

Un autre charme du peuple grec, c'est son tact, sa mesure, que les Alexandrins louaient déjà chez Homère et que nous pourrions louer encore jusque chez le dernier cireur de bottes d'Athènes. Un jour, à Naxos, nous avions invité à dîner sur le bateau des paysans. Ces pauvres gens n'avaient jamais vu tant de couverts, tant d'assiettes et tant de services. Ils regardaient soigneusement comment nous faisions, et ils nous imitaient scrupuleusement. Au total, ils se sont tirés de l'épreuve de la façon la plus brillante, et personne ne se fut douté, à voir cette famille, modeste sans doute, mais vêtue avec le soin et la propreté rigoureuse des îles, que ce fussent là des gens qui n'avaient jamais eu jusque là l'occasion d'entrer dans un restaurant.

Et ce tact, ce gout, se manifestent encore d'une façon bien agréable : les gens du peuple ne crient pas, je veux dire qu'ils ignorent ce ton braillard qui est de règle chez les Italiens populaires ou chez nos Méridionaux, par exemple. J'ai vécu pendant quatre mois, qui peuvent compter parmi les plus charmants de ma vie, dans une propriété que j'avais louée à Corfou; à côté de notre maison d'habitation se trouvait un taudis où logeaient les

gardiens du domaine; c'est à savoir : le père, la mère et trois ou quatre petits enfants. Imaginez ce que c'eût été que de vivre dans de pareilles conditions auprès d'une famille napolitaine, les reprimandes bruyantes de la mère, les imprecations du père, les hurlements de la marmaille, le vacarme de tout cela! Mais nos voisins, eux, ne criaient jamais; ils ignoraient ce ton d'irritation et de mauvaise humeur qui est de règle dans les classes populaires des autres pays; ils parlaient entre eux sur un ton modéré de conversation. Et sans doute les paysans, les ouvriers ont en Grèce des disputes épiques, ils échangent des injures homériques, ils entrent dans des colères terribles, mais ce sont là des accidents en quelque sorte; le ton courant, ordinaire des propos est, encore une fois, celui de la conversation... Ah! c'est bien agréable!

Et puis il y a quelque chose encore qui m'enchanté dans ce peuple. Dieu sait combien de malentendus crée parfois entre nos voisins transalpins et nous une habitude à laquelle nous ne renoncerions pour rien au monde (Dieu merci) et qui est celle de plaisanter. Ces voisins dont je parle ont l'habitude de prendre tout au sérieux. Chez les Grecs, il n'en va pas de la sorte; l'ironie du peuple est délicieuse. Je me vois encore, à Candie, comme je voulais regagner le bateau. La barque dans laquelle j'étais monté attendait d'autres voyageurs, car les rameurs ne se sou-

ciaient guère de faire tout le trajet du quai jusqu'au paquebot pour transporter une ou deux personnes seulement. Au bout de cinq à dix minutes toutefois, nous commençâmes de trouver le temps long et de les objurguer de nous conduire. Comme ils semblaient ne pas nous entendre, mes objurgations devinrent de plus en plus vigoureuses, — jusqu'à tant que l'un d'eux prit les avirons en haussant les épaules et en me regardant : « Napoleon, va! » dit-il avec un sourire... Et cet autre jour encore où nous trouvâmes, en rentrant à la maison, toutes les lampes allumées et filant jusqu'au plafond! Nous réunîmes les servantes pour leur faire des reproches. Incapable de parler leur langage, je me contentais d'appuyer par une mimique appropriée les remontrances que leur faisait ma compagne. Sans doute ma mimique dépassait-elle un peu cette mesure que les Grecs savent toujours garder, car au bout d'un instant je vis la plus jeune des servantes qui semblait avoir quelque peine à garder son sérieux, et si je ne me fusse tenu coi sur le champ, les remontrances se fussent terminées en un rire général. Ah! méfions-nous de l'ironie grecque.

Il est bien d'autres charmes de ce peuple aime des dieux. Je ne saurais les dire, mais je souhaite bien vivement de les éprouver encore...

Jacques BOULENGER.



BERGERS DE SKIROS

## APHRODITE AU MIROIR

La Grèce est, sans doute, de tous les pays du monde, celui qui peuple son Olympe du plus magnifique cortège de divinités féminines. En récompense d'une piété qui rendait au sentiment du beau un culte aussi dévot, ces mêmes déesses semblent s'être fait un plaisir de quitter parfois l'Olympe pour l'Attique, de s'y rendre présentes dans la beauté des femmes et de les parer du charme de leurs grâces. A force de prier et d'aimer ces déesses, à force de les considérer et de les admirer dans les formes parfaites que surent leur donner le génie des poètes et le ciseau des sculpteurs, la fine race des femmes grecques opéra le miracle de se créer à leur ressemblance et d'incarner physiquement leur image.

Bien plus, chaque catégorie de femmes eut sa déesse en titre; chaque attitude de vie son équivalence divine, et chaque geste son répondant céleste. Héra, l'auguste épouse de Zeus, se reconnaissait dans la saine et robuste majesté qui honorait la mère de famille et la femme féconde. Les fines chevilles et la taille élégante et sveltes de la chaste Artémis se retrouvaient dans le corps souple et gracile des jeunes filles d'Athènes. La tragique douleur de celles des mères qui avaient perdu leur enfant, se modelait sur le visage de la Mère d'afflictions, de cette Déméter dont la souffrance atroce sut néanmoins garder cette tranquille mesure, cette digne mélancolie et cette grave et sobre simplicité qui préside aux adieux que se font, avant de se quitter, les morts dont les stèles peuplaient le Céramique.

Chose remarquable, dans cette civilisation grecque si éprise de la beauté masculine, ce fut pourtant une déesse, Aphrodite, qui devint la suprême incarnation du Beau. Elle était la Beauté, selon la chair et l'esprit, la reine de la grâce et la souveraine de l'amour et de la volupté.

Divinisées par les poètes, ses prêtresses, qu'elles aient été des courtisanes sacrées comme à Corinthe ou de libres amoureuses comme certaines favorites d'Athènes, firent à son exemple de l'amour un culte, de la volupté un rite, de la beauté une purification.

A la vérité, tout le monde, comme l'affirmait

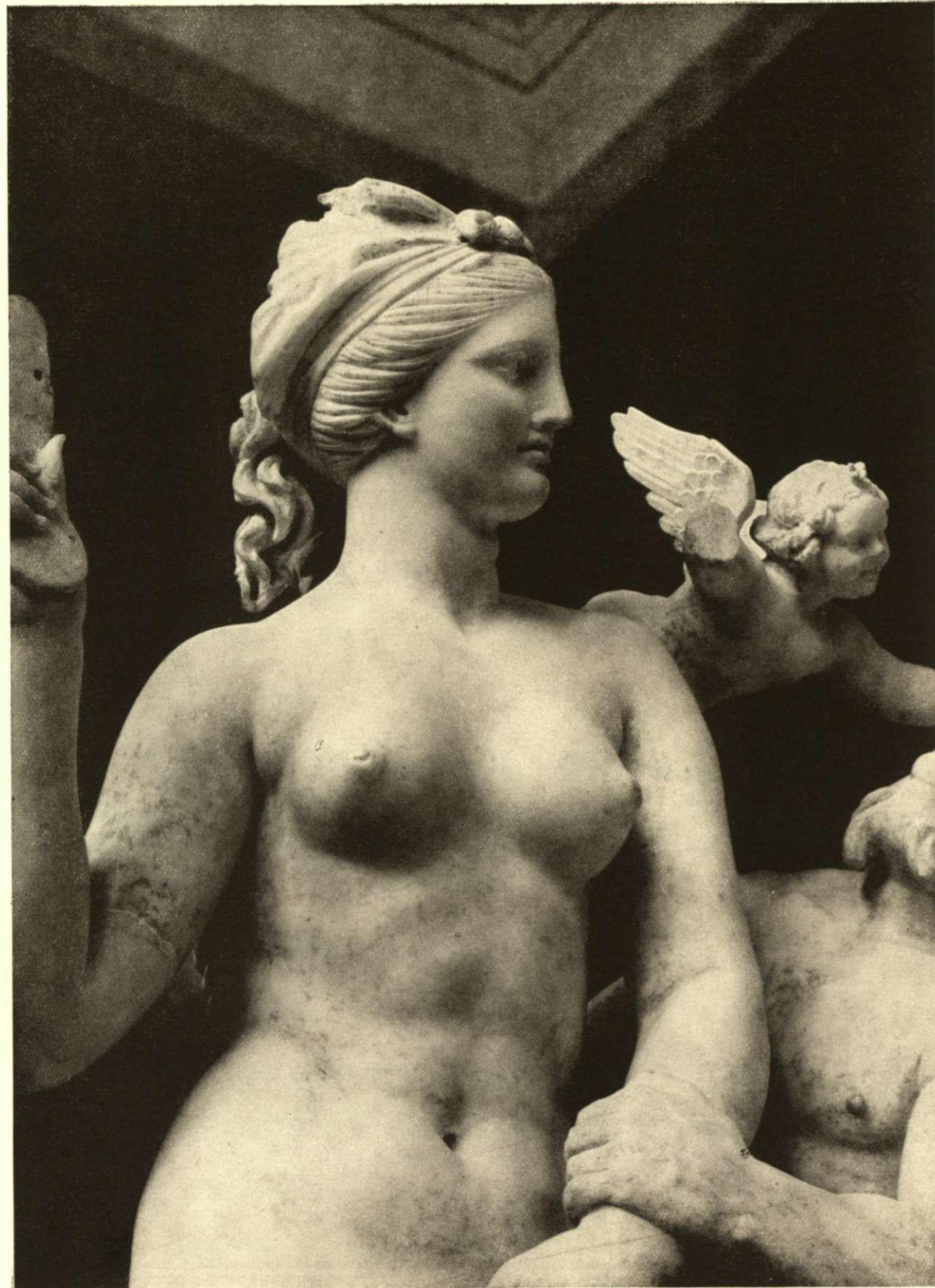
le proverbe, « ne pouvait pas aller à Corinthe », ce qui voulait dire qu'il fallait beaucoup d'or pour se permettre de goûter aux plaisirs de la cité des luxures. Les courtisanes corinthiennes, en effet, dit une épigramme de l'Anthologie, « n'écoutent jamais les cris des pauvres; mais, dès qu'un riche leur adresse la parole, elles se couchent ». Elles excellaient par leurs charmes à attirer et séduire les armateurs les plus riches; et, funestes autant que les Sirenes, ces « corsaires de Kypris » ne les congédiaient qu'au moment, dit-on, où ils se trouvaient aussi nus qu'Ulysse devant Nausicaa. Pour mieux arriver à leurs fins, ces doctes et mères vendeuses de caresses ne plaignaient point leurs peines. Le soin de leur toilette, quand elles voulaient briller, était d'un raffinement interminablement compliqué, et il ne leur fallait pas moins, paraît-il, d'un jour entier pour se baigner, se parfumer, s'épiler, se farder, se coiffer. Quant au costume, c'était un art encore plus délicat, car les courtisanes ne s'habillaient, dit-on, que pour sembler plus nues. L'amour pourtant ne perdait point ses droits, ni les larmes non plus. La belle Samienne, Bacchis, nous raconte Athénée, avait un amant qui, avant de la quitter pour suivre une rivale, lui fit don d'un collier de grand prix : « Je préférerais, répondit Bacchis en pleurant, le rude collier de tes étreintes ! » Hyperide nous raconte aussi que la même Bacchis aux yeux de volupté vit un jour arriver chez elle un personnage vêtu de pourpre et d'or. C'était un Satrape de Perse qui venait lui offrir et son cœur et son trône.

— Il me plairait certes, répondit Bacchis, d'être riche et puissante; mais il me plaît davantage de me blottir en silence sous le manteau, même râpe, de mon amant. »

Cette même Bacchis, ajoute-t-on, s'énamoura d'un poète indigent. Comme un riche armateur lui proposait, si elle quittait son poète, une fastueuse opulence, la fine Samienne répondit simplement :

— J'aime mieux la misère avec mon amant que la richesse sans sa douce présence.

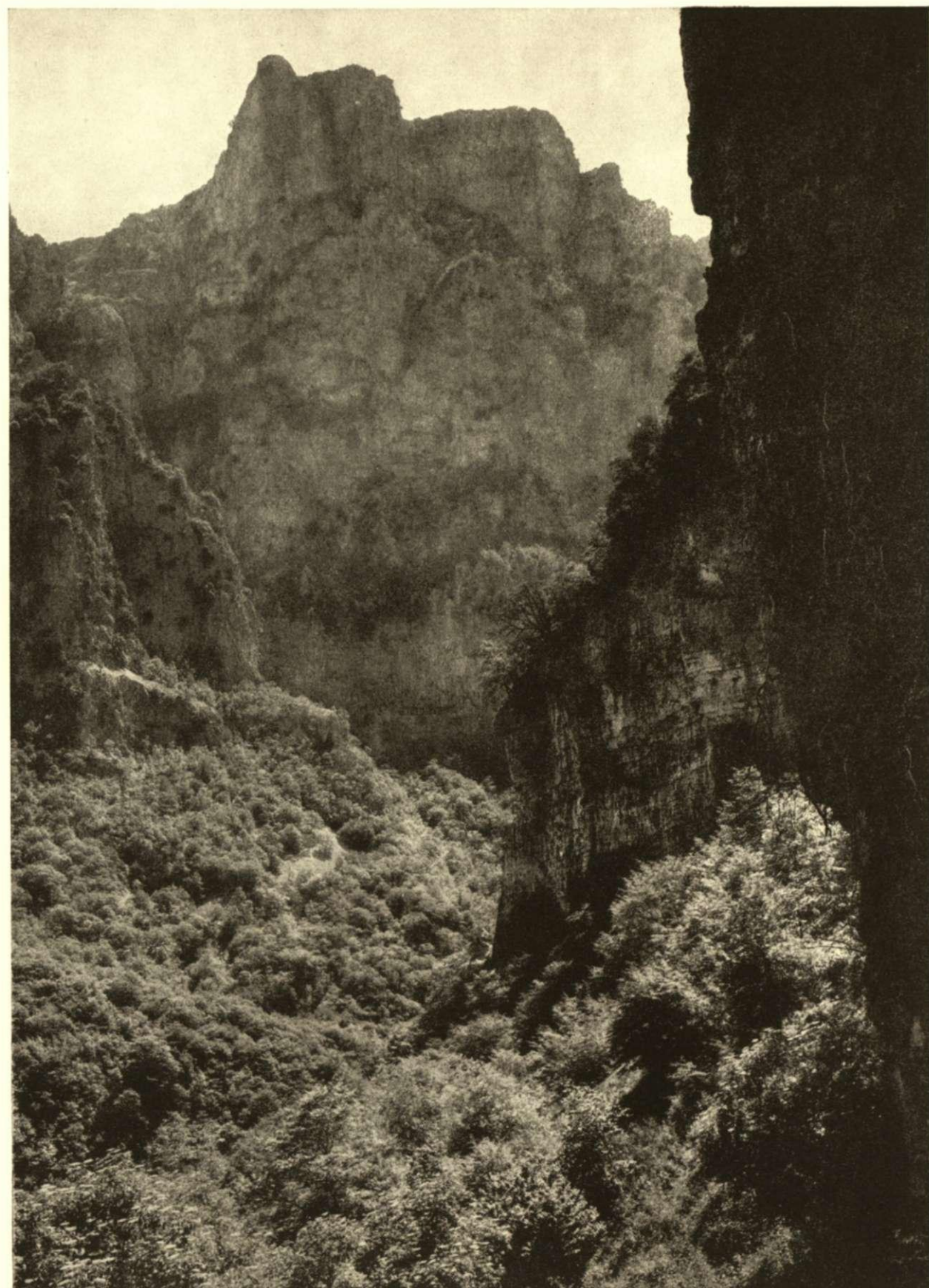
Mario MEUNIER.



APHRODITE (MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES)

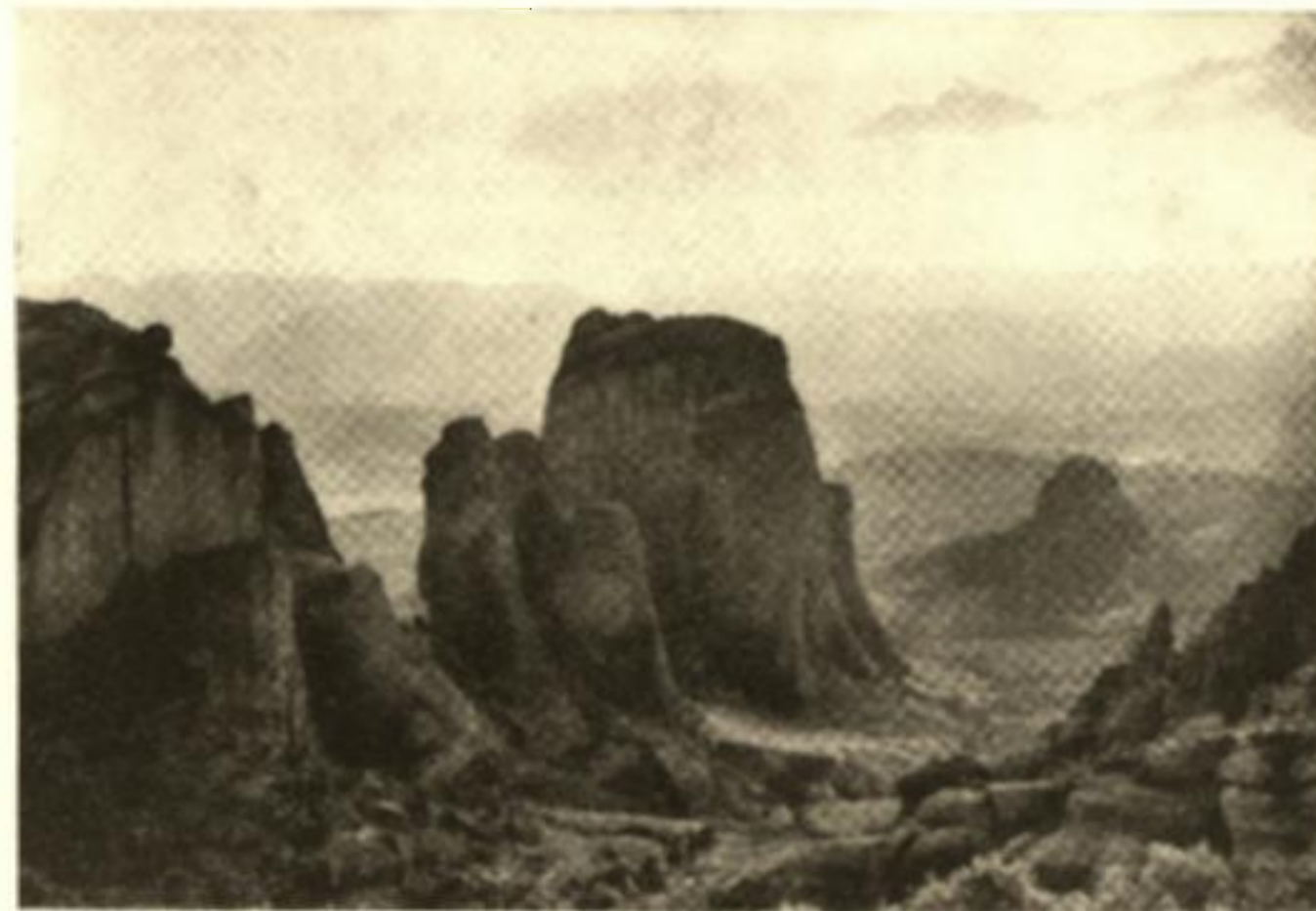
E. Seraf





ÉPIRE

Boissonnas



LES METEORES

Boissonnas

## Solitude de la Grece

*Le paysage grec se mit à bouger tout à coup. Des montagnes surgissant de toutes parts animèrent la surface terrestre de la Grece. Des forêts naquirent dans le desordre des pentes. Des rochers faits au tour et polis comme des statues s'éleverent au-dessus des plaines chaotiques, comme aux temps prosperes de la mythologie. A travers la lumiere du matin, des ports blanchirent lentement au creux des golfes.*

*Une Grece bucolique, sylvestre et crépusculaire, peuplée d'architectures ruinees, de plages blondes, de villes brillantes et ouvertes apparut soudain aux yeux du voyageur. Le pays imaginaire, la Grece faussement ideale, issue des rêves des années scolaires se perdit au fond de sa memoire. Une Grece presente, palpable et qu'on le veuille croire ou non, une Grece toujours physiquement la meme, révéla sa réalité pathétique à la place de sa propre construction abstraite, faite de noms illustres et de carton.*

*Ces belles photographies de Boissonnas sont le temoignage fidele de ce miracle. Il y manque pourtant une image, une image sans laquelle il m'est impossible d'évoquer ce pays de la solitude. Un paysage ou il n'y aurait que l'essentiel : la terre avec sa peau tendue et la lumiere.*

*Solitude de la Grece. Des milliers de touristes pourraient venir se mêler à ce coin de la terre. Ils n'y passeraient pas moins inaperçus. Ce coin n'en resterait pas moins solitaire.*

F. TERIADE.



PATRAS

*Boissonnas*



LE PIREE

*Boissonnas*



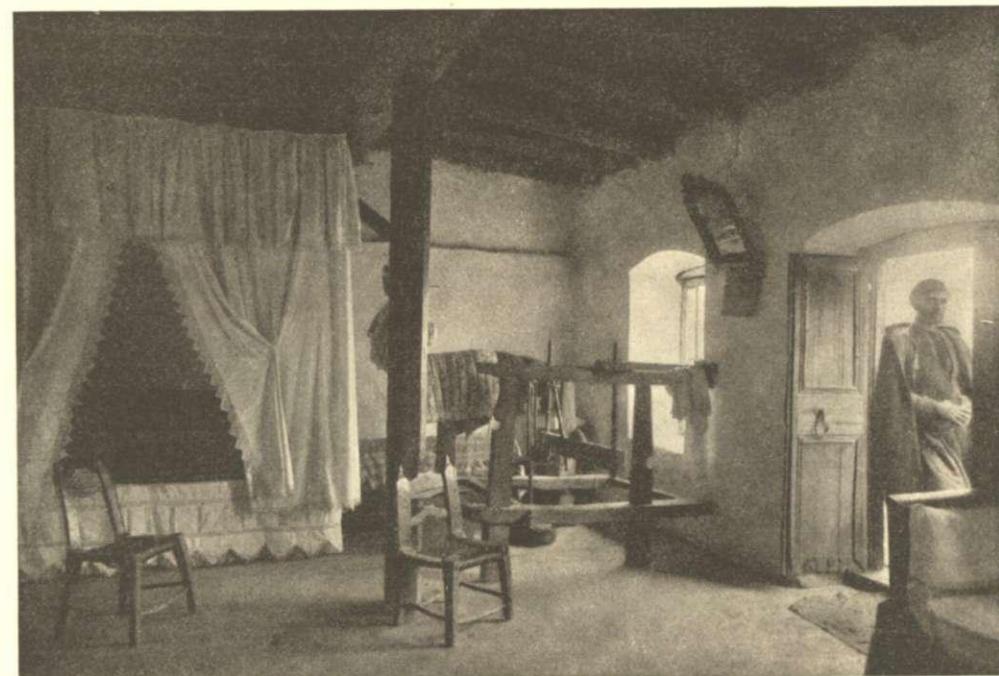
FEMME D'AKRATA

*Boissonnas*



FEMME D'ANDRITZENA

*Boissonnas*



INTÉRIEUR A LAKKI

*Boissonnas*



JEUNE PAYSAN DE PHAESTOS (CRÈTE)

*Delanglade*



CORFOU

*Boissonas*



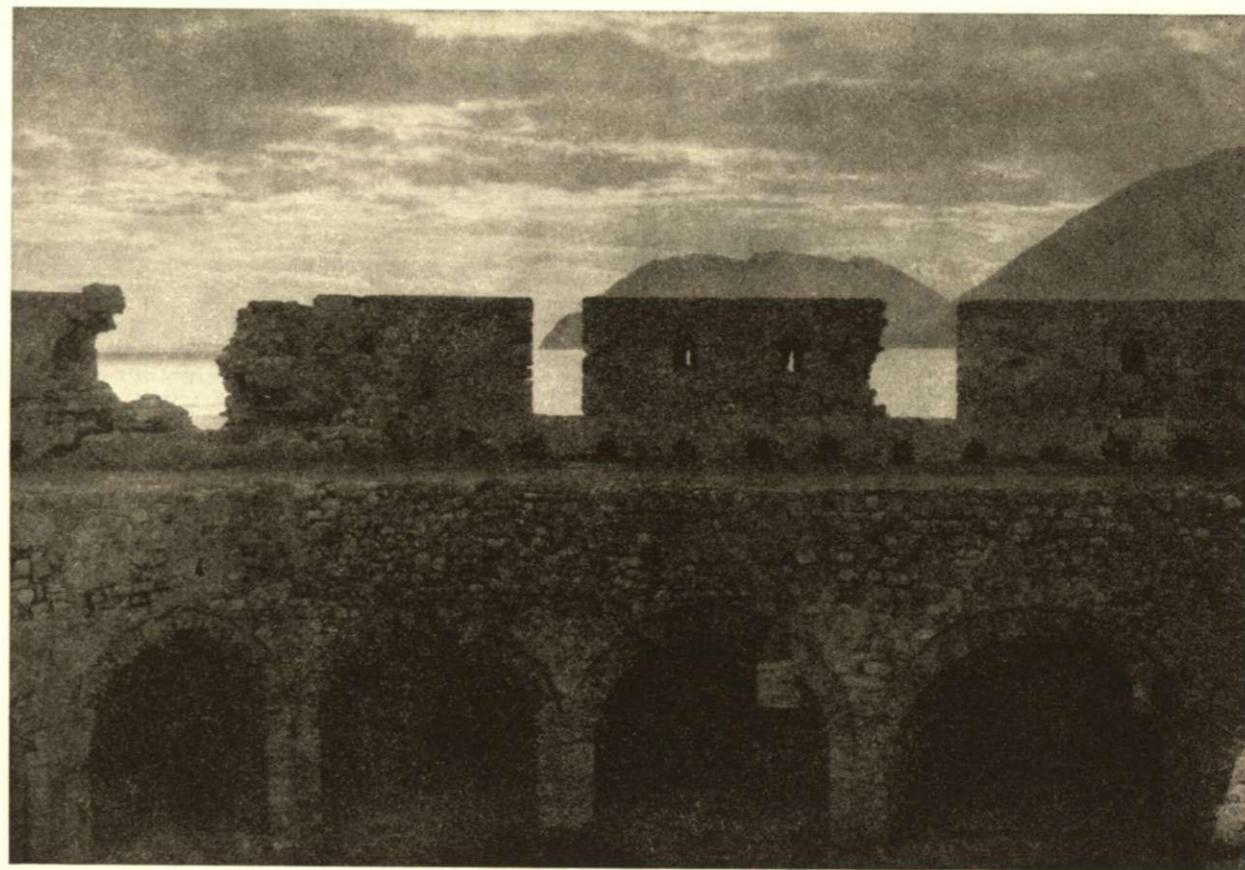
LE PINDE (THESSALIE)

*Boissonas*



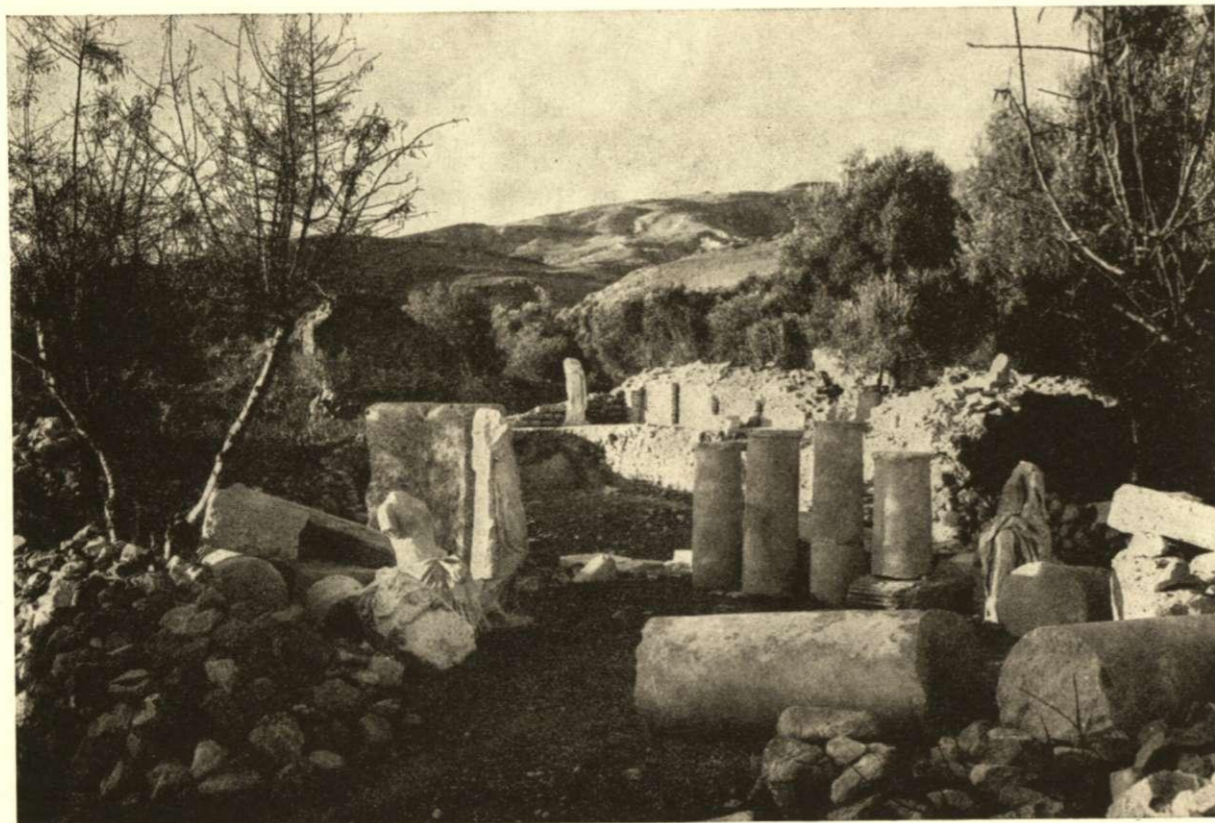
GORTYNE (CRÈTE)

*Boissonnas*



CHATEAU DE MORÉE

*Boissonnas*



GORTYNE (CRETE)

*Boissonnas*



MUR CYCLOPEEN (EPIRE)

*Boissonnas*

# SOPHIA

Tous les voyageurs en Grèce ont lu la ravissante nouvelle *Akrivie Phrangopoulo* qui figure dans les *Souvenirs de Voyage*, de Gobineau. Je ne connais pas d'histoire d'amour plus charmante. C'est Gérard de Nerval dans les Cyclades. C'est « Sylvie » à Naxos.

Si l'on peut imaginer dans le cadre de marbre que constitue la porte du temple de Dionysos, le fantôme mouvant d'Ariane mêlé aux dauphins qui cernent de leurs jeux l'îlot de Palati, si la ville de Naxos propose encore, comme un souvenir de Thèse, en s'étagant jusqu'à l'Apano Castro qui la couronne, le véritable labyrinthe où le visiteur égaré ne se retrouvera qu'en se laissant guider par la pente naturelle de la colline jusqu'à la mer, le centre de l'île par contre-garde, comme l'amande, le germe antique de la poésie; et les greffes conjuguées de Byzance et de Venise font refluer au pied du mont Zea une mythologie plus romanesque, plus humaine, si près de nous et si touchante avec ses temples aux coupes colorées, et ses pyrgos crénelés de la double corne du Minotaure.

C'est dans l'un de ces pyrgos que l'officier de marine Norton, le compagnon de voyage de Gobineau, trouva Akrivie et l'enleva. On sait maintenant que le capitaine de la goëlette anglaise n'était autre que le père de Lafcadio Hearn. Et rien ne me surprit moins et ne m'émut davantage que cette découverte qui me permit de reconnaître, et de trouver réunis en la même personne, l'auteur de « Feuilles de Litteratures étranges » et le fils de la divine Akrivie.

★

Je rêvais de Naxos.

★

Il n'est pas rare qu'un désir désintéressé se trouve comblé par un brusque enchantement. Je parle d'un de ces desirs qui se distinguent mal des aspirations profondes, qui s'accompagnent toujours d'un rayonnement euphorique et finalement s'identifient avec l'essence même de l'être. Ils s'averent sensibles au magnétisme du

destin et leur élan qui portait le cœur jusqu'à la gorge prend le nom de pressentiment ou de premonition selon la durée, brève ou longue, qui précède leur accomplissement.

C'est une de ces premonitions qui m'achemina par des détours pareils à ceux du rêve vers l'archipel grec et m'y fit découvrir, en la personne de Sophia de Naxos, la réincarnation lyrique d'Akrivie.

Les événements qui déterminèrent le premier départ offriraient la matière d'un de ces véritables romans où l'avenir se manifeste par interférences : signes conjugués, sollicitations imprévues, hasards dépistés, — bref, toute une étrange conspiration, toute une filature à rebours, c'est-à-dire proposant constamment à mes pas une piste nouvelle et aboutissant à la fin à ce sillage d'écume, qui paraphait derrière le paquebot qui m'emportait, l'imprévisible manifestation du bonheur grec.

Ceux des lecteurs de ce cahier qui l'ont éprouvé comme moi, savent que l'enthousiasme peut exceptionnellement se permettre d'user de pareils raccourcis. D'ailleurs, sans tricherie, pourrait-on s'exprimer autrement ?

★

Je débarquais à Naxos quelques jours avant la Paque grecque, en 1931. J'appris aussitôt que la dernière descendante des Francopoulos — Phrangopoulo n'étant qu'une déformation littéraire qui signifie d'ailleurs : fils de France — s'était alliée à une ancienne famille vénitienne de l'île, les de Sommaripa, et qu'elle habitait avec sa fille l'Apano Castro qui n'est autre que l'antique demeure des ducs de Naxos.

On se fit une fête de me recevoir. On m'offrit des confitures, de l'eau-de-vie de citron et l'on écouta jusqu'au bout le récit des aventures d'Akrivie. Je crus néanmoins discerner dans l'attitude de M<sup>me</sup> de Sommaripa et, par contre-coup, dans celle de sa fille, une certaine gêne et aussi une grande réserve dans leurs réponses.

M<sup>me</sup> de Sommaripa avait bien entendu parler autrefois d'une jeune fille qui... Mais s'appela-t-elle Akrivie ? Elle ne pouvait le dire. En tout cas,

elle se refusait à croire qu'une Francopoulos ait jamais quitté Naxos pour suivre un étranger.

Quant à M<sup>me</sup> de Sommaripa, elle m'avoua soudain avoir lu la nouvelle de Gobineau dans une traduction grecque. Mais ce ne pouvait être là, pensait-elle, qu'un conte fantaisiste. À sa connaissance, aucun des Pyrgos de l'île ne portait les armes des Francopoulos. Peut-être en cherchant du côté de Langares on trouverait un indice; mais c'était loin, il fallait des mulets et M<sup>me</sup> de Sommaripa, n'y étant allée qu'une fois dans son enfance, n'en avait gardé qu'un vague souvenir.

De toute évidence, on se souciait peu du charme d'une arrière-parente disparue; on tenait à laisser Akrivie à son obscure légende et l'on me faisait poliment sentir que ces vieilles histoires de famille ne me regardaient pas. Il n'y avait pas à insister.

Je n'en continuais pas moins mes recherches. Je suivis pas à pas le héros de Gobineau et, en confrontant les péripéties du récit avec la relation exacte du voyage de Buchon, je découvris, à une douzaine de kilomètres du port et au centre de l'île, le fameux château d'Akrivie. Il correspondait en tous points à la description du livre et son authenticité n'était pas douteuse puisqu'au-dessus du grand portail y figuraient, sculptées dans le marbre, les armoiries des Francopoulos.

On dit que la nature imite l'art. Que la vie est un songe...

Je serais plutôt porté à croire qu'en certains lieux et dans certaines circonstances, comme dans les cérémonies occultes, la vie imite le rêve, le rêve la vie, et ainsi indéfiniment, en une suite d'échos alternés et d'images parallèlement réfléchies.

Et certes, le magicien Eliphas Lévi, évoquant

Apollonius de Thyane, ne fut pas plus surpris lorsque le fantôme lui apparut rase, alors qu'il l'imaginait avec une barbe, que je ne le fus moi-même par l'apparition de Sophia, la nouvelle Akrivie.

Au seuil du portail, je n'étais plus le lecteur complice de Norton, mais, exilé du rêve et participant en quelque sorte d'une action rajeunie, je me retrouvais Norton lui-même.

Le Pyrgos au milieu de la cour comme un de immense, semblait inhabité. Devant moi, un escalier de pierre portant une passerelle, reste du pont-levis, permettait d'accéder à la porte d'entrée qui perçait l'édifice au centre de sa façade. J'allais me décider à en gravir les premières marches lorsque Sophia parut. Elle s'arrêta un instant sur la passerelle, me considéra en souriant, puis, avec une grâce indéfinissable, elle descendit l'escalier en accompagnant chaque pas d'un geste des bras qui ressemblait à la fois à un battement d'ailes et à la plus spontanée des réverences.

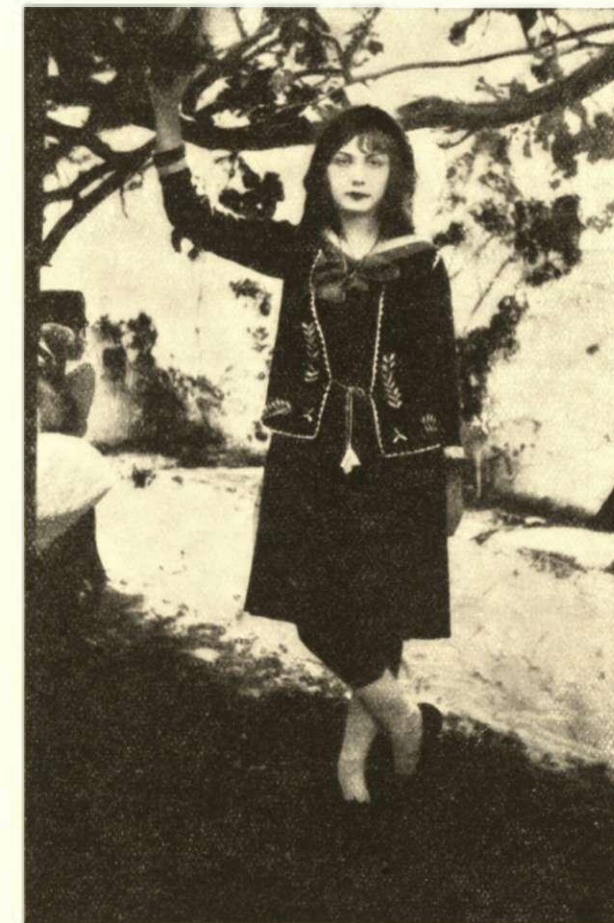
Elle se posa littéralement à mes pieds.

J'avais devant moi une petite fille sans âge, plus jeune certes que l'Akrivie de Norton,

mais paree à n'en point douter du même visage merveilleux. Ses cheveux bouclés flottaient sur le col marin de sa robe et elle me regardait avec des yeux trop grands pour elle, des yeux qui m'empêchaient de rejeter d'un coup mon uniforme suppose et ma romanesque personnalité.

— Je m'appelle Sophia, dit-elle en français, et ce monsieur est mon père.

Le père de Sophia se tenait derrière moi et me tendait la main. Je remarquais qu'entre deux doigts de l'autre main il serrait délicatement par l'extrémité de ses ailes un papillon de nuit. Son regard allait du papillon à sa fille, et il souriait en me montrant le chemin.



SOPHIA

— Mon pere s'excuse de ne pas parler le français, dit Sophia en chantant ses mots a la grecque, mais vous lui feriez un grand chagrin en n'acceptant pas son hospitalite.

Sophia reprit son vol dans l'escalier et son pere, tenant toujours le bombyx au bout des doigts, me fit signe de la suivre et de le preceder.

Lorsque j'entrai, les femmes comme autrefois se tenaient dans la premiere salle blanche et voutee. Elles s'occupaient, parmi des paniers de maïs et d'oranges, a des travaux de tissage et de broderie. Sophia, apres m'avoir presente a l'une d'elles qui etait sa mere, me fit elle-meme les honneurs de la maison. Elle s'empressa de preparer le cafe turc non sans m'avoir offert au prealable, pour me faire patienter, tout ce qu'elle avait pu trouver : fruits, confitures, loukoum, ouzo...

Enfin, satisfaite des soins dont elle m'entourait, elle vint s'asseoir aupres de moi et me confia qu'elle apprenait le français a l'ecole des Ursulines de Naxos et que son plus cher desir serait de voir Paris. Elle ajouta : « J'irai peut-etre un jour si Dieu le veut. Mais je n'ai que neuf ans. »

On lui en eut donne davantage sans retrancher a sa jeunesse, tant elle semblait etrangere a son age. Pourtant, elle trahit tout a coup cet attrayant prestige et se revela l'enfant qu'elle etait encore. Ce fut lorsqu'elle m'apporta, avec une sorte de naivete religieuse, l'objet qui devait etre pour elle le symbole du merveilleux occidental : une boîte a musique du siecle dernier, sur laquelle tournait une petite danseuse de porcelaine.

Pendant que la poupee dansait sur l'air tremblant d'un clavecin d'insecte, Sophia, a genoux devant elle, ne quittait pas mes regards. Et je ne pouvais me defendre d'un trouble leger qui, derriere la candeur de la fillette, atteignait la femme naissante. (J'ai su depuis, par la Supérieure des Ursulines, combien les petites insulaires sont precoces — et ma jeune hotesse en particulier.)

La danse finie, Sophia, toujours silencieuse, alla ranger dans sa chambre le precieux jouet. Mais, quand elle reparut, c'etait elle qui dansait en fredonnant un air populaire des îles où il est question de la mere d'une fiancée qui fait tenir la lune dans la flamme d'une bougie.

— Venez, dit-elle, nous verrons toute la campagne.

Elle me prit la main et me conduisit a l'echelle

qui permettait, de l'interieur, d'accéder au sommet de la tour. Cette echelle mobile etait celle que descendit Akrivie devant Norton. On l'enlevait a la derniere extremite, lorsque le chateau etait cerne par les barbaresques et que ses habitants en etaient reduits a chercher un ultime refuge sur la terrasse.

Celle-ci, rigoureusement carree, defendue par ses creneaux fourchus, etait en terre legere toute fleurie de marguerites. Il y avait dans un coin un fût de colonne provenant de quelque temple ruine. On se servait de ce tronçon de marbre pour aplanir le sol de la terrasse apres les pluies. Sophia prevenait toutes mes questions. Elle allait de creneau en creneau, me designant du doigt, derriere les bois d'oliviers et de cypres, les villages lointains et pourtant si nets, si precis de contours dans la lumiere egeenne, qu'on distinguait les moindres details de leur architecture rectiligne et toutes les nuances de leurs coupes.

Je ne pouvais me decider a quitter ce lieu, qui demeure pour moi le plus beau du monde. Pourtant la nuit tombait et Sophia me faisait observer que les paysans de Tregeia, coiffes du bonnet rouge Phrygien, rentraient au village, assis sur les anes minuscules.

Nous redescendîmes et je pris conge de mes hôtes en promettant de revenir. Sophia m'accompagna jusqu'au petit ruisseau de Chalki qui coule entre des orangers geants.

— Voyez, dit-elle, et elle me montra les tortues.

Nous nous quittâmes. Je regagnai Naxos, puis Athenes, et je ne devais revoir Sophia qu'au printemps dernier.

Je ne puis mieux illustrer ces souvenirs, necessairement incomplets, qu'en y joignant une photographie de Sophia que son pere me remit au Piree. On n'en verra pas les couleurs, mais Sophia la coloria elle-meme, en copiant sans doute le maquillage de la petite ballerine de porcelaine.

Je conviens, en concluant, de la disproportion qu'il y a entre ce simple recit et les considerations plus vastes qui le precedent. Mais cette disproportion n'est qu'apparente. Et je n'ai voulu projeter de lumiere qu'en ce point où le sens de vivre rejoint avec plus de lucidite la fantaisie errante du destin.

Roger VITRAC.



CHENES DU MONT IDA (CRETE)

Boissonnas

## Qu'attendrais-je de la Grece?

*Je n'attendais rien de la Grece. Je n'en attendais rien parce que j'en attendais trop. Nourri de ses poetes et de ses historiens, de ses sages et de ses philosophes, abreuvé par la splendeur inegalee de ses sculpteurs et de ses architectes, comment oserait-on esperer d'une visite aux seules ruines de tant de grandeur, une emotion egale a la notion constituee autant par les longues etudes que par l'intrepide imagination.*

*Tout cela est fini et ne vit plus que dans les livres, les musees et dans le reve, nous disait-on et se disait-on.*

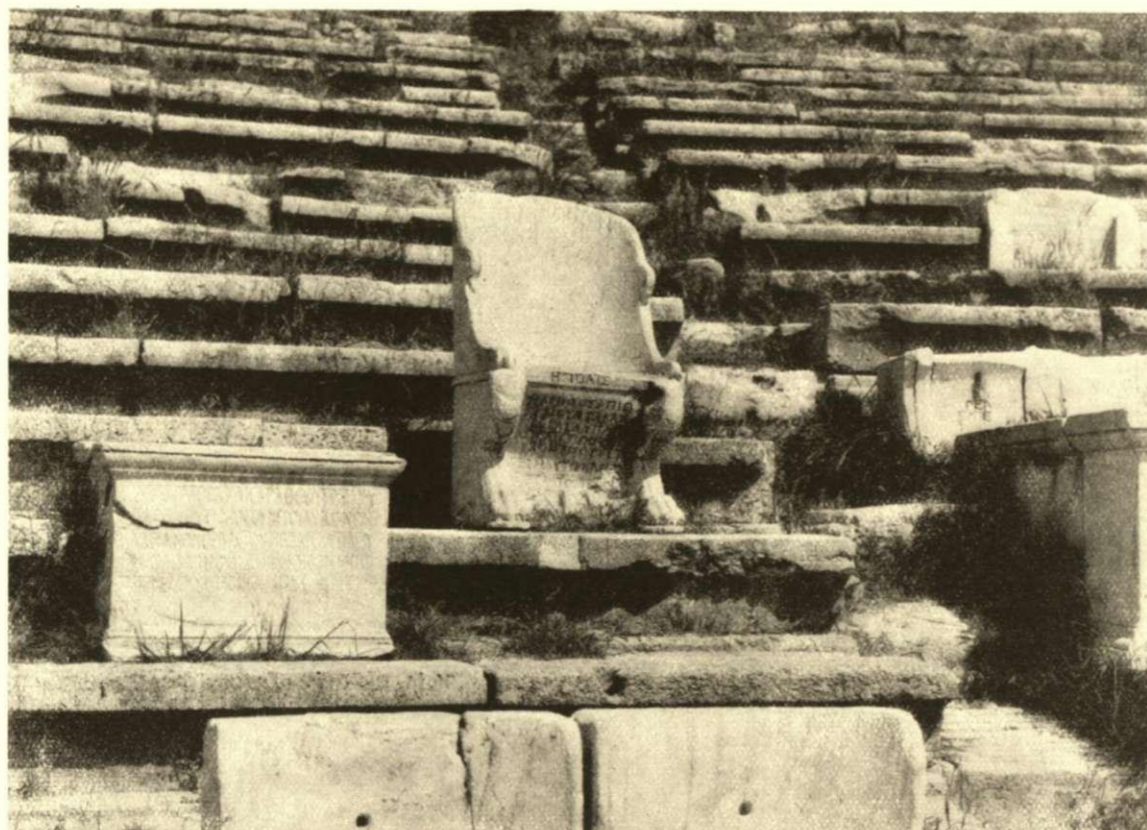
*Or, le miracle, le nouveau miracle hellenique, ce fut qu'au retour je me trouvai saoul de plus de beauté que je n'en avais rêvé jamais. Je connaissais les livres, les chefs-d'œuvre de marbre, de bronze et de pierre, je connaissais les chants et les preceptes et je rapportais la notion combien plus pathetique encore, puisqu'encore vivante et efficace, du lieu où tout cela naquit et naquit tout naturellement car les « lieux » sont les peres des hommes, des choses et des actes.*

*Le paysage grec, dont j'espere avoir un jour le loisir de deceler le secret, la lumiere hellenique que tant d'autres ont chantee, le magnetisme de certains points telluriques, agissent toujours et expliquent qu'il y ait eu la une vertu creatrice et, positivement, une revelation.*

*Qui ne songe, l'ayant vue une fois, a retourner en Grece?*

*Pour moi, ce n'est pas y revenir en touriste dont je reve, mais y séjourner, y vivre de longs jours et, sans hate, me plonger dans cet enseignement, dans ces influences du climat et des dieux qui bondissent toujours au pied des Phædriades comme sur les rives incomparables de l'Alphee. Et pour revoir, car les dieux sont aussi dans ce sourire, le bel accueil que nous offre partout le perpetuel sourire des enfants grecs pour qui, le voyageur semble toujours je ne sais quel envoye celeste.*

Gabriel Boissy.



SIÈGE DU GRAND PRÊTRE (THÉÂTRE DE DIONYSOS)

Boissonnas

## HARMONIES GRECQUES

C'est malheureux tout de même d'avoir des préjugés! Parce qu'on est très fier sur la poésie française depuis 1870 et la peinture catalane de ces dernières années, on imagine que la Grèce c'est de la crotte; et si l'on s'aventure sur cette terre « classique », on voudra bien condescendre à admirer les « idoles » des Cyclades qui sont en effet fort belles, les idoles comme les Cyclades; mais la condescendance ne descendra pas plus bas que le IX<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle.

Il faut dire qu'on nous a bien tannés avec le miracle grec et la prière sur l'Acropole. Et avec l'harmonie grecque. Mais la faute n'en était qu'aux esthéticiens du type Winckelmann qui prenaient la Grèce pour une province de l'Empire romain, pour ne pas parler de ces historiens malfaisants qui confondaient le siècle de Périclès et le siècle de Louis XVI. Ces messieurs donnaient pour expression de l'hellenisme le plus pur, le sous-alexandrinisme croupissant de la Rome impériale, cette culture à l'usage d'entrepreneurs de bâtisses, les meilleurs in the World, il est

vrai<sup>1</sup>. Le miracle grec qu'était-ce, sinon la perte de tout sens métaphysique? il y avait bien là de quoi s'extasier! La beauté grecque c'était l'avachissement de la statuaire de basse-époque et nul doute qu'on ne vit alors dans l'église de la Madeleine un authentique exemple de l'harmonie grecque. Car harmonie semblait vouloir dire médiocrité.

Est-ce notre faute si nous avons eu de mauvais professeurs?

Nietzsche, qui était un professeur génial, nous apprit dans ce livre si intelligent, *l'Origine de la Tragédie*, que l'harmonie suprême enseignée par la Grèce naissait du traité conclu entre Dionysos et Apollon.

Il existe deux endroits où l'on peut comprendre et revivre cette « lutte de principes » et en voir la résolution harmonieuse, harmonie dans laquelle chacun d'eux reste lui-même et devient aussi l'autre : le

1. Quant à l'alexandrinisme véritable, il était lui-même méconnu; tout comme Byzance, cette autre manifestation essentielle de l'hellenisme.

théâtre de Dionysos au pied de l'Acropole et le site sacré de Delphes. Car rien n'est plus apollinien que le premier, rien n'est plus dionysiaque que l'autre.

Lorsqu'on s'assoit sur les gradins de marbre du théâtre de Dionysos, de ce marbre tiède et doux qui semble palpiter, on voit alors s'associer la Nature à l'œuvre de l'homme, car l'on constate que les montagnes environnantes et le ciel même viennent lui donner sa signification complète et magnifier son existence, dans laquelle se sont déjà concrétisées les harmonies numériques de l'architecture. Le Grec ne s'aneantit pas dans la Nature non plus qu'il ne l'asservit; mais en s'accordant avec elle, il garde ainsi lui-même sa propre autonomie et réalise la plénitude de son être.

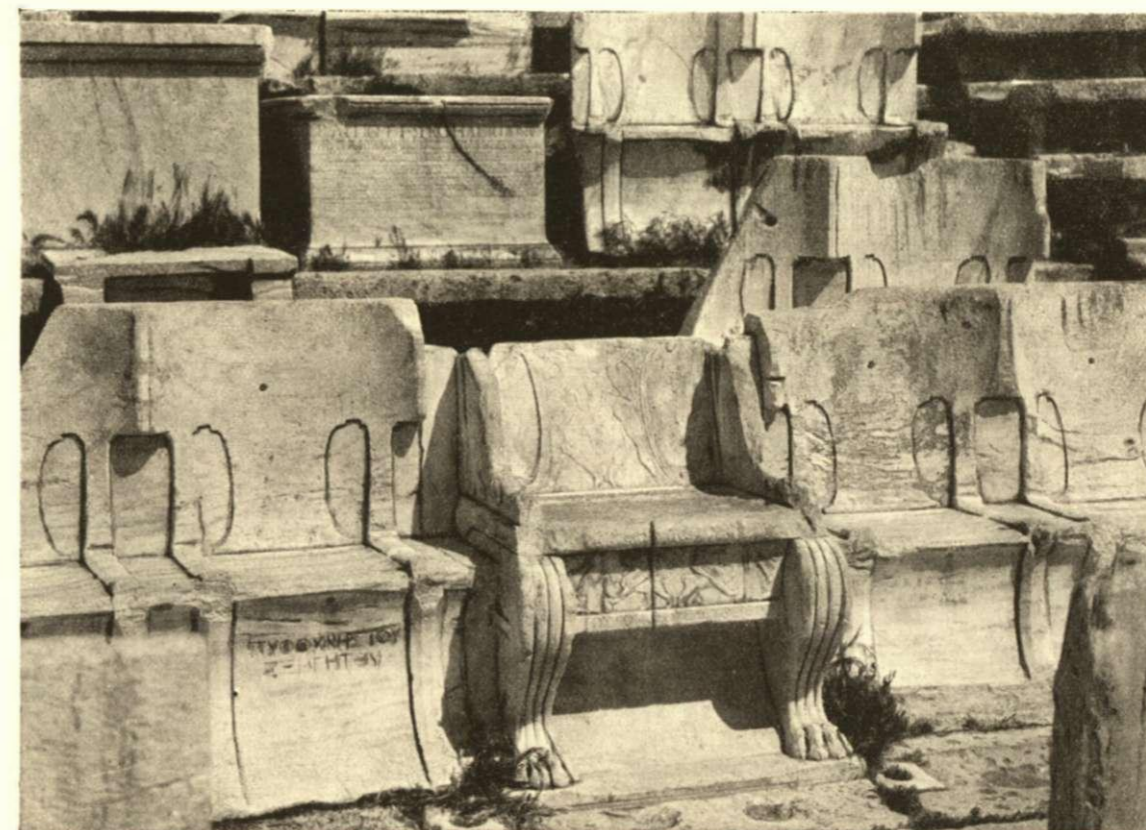
Ce sont toujours les mêmes montagnes, c'est toujours le même ciel. Le théâtre est ruine, mais les sièges de marbre sont plus confortables, oui, plus intelligemment confortables que les fauteuils du Paramount. Et rien ici ne salit la vue. Des citoyens helléniques s'assoient ça et là sur les gradins autour de l'orchestre à jamais déserté. Ils lisent le journal, ou rêvent, ou bien ne font rien du tout. Un photographe ambulancier arrive; il pose son appareil et, sortant une paire de ciseaux de sa poche, découpe le bord effrangé de son chapeau; il met soigneusement l'anneau de

feutre dans sa poche, reprend sa chambre noire et son pied à coulisse et s'en va. La Grèce présente ses merveilles en toute simplicité, et j'oserai qualifier d'harmonieux cet accord entre la vie quotidienne et la vie perpétuée de ces ruines magistrales qui demeurent toujours dans l'instant, au confluent toujours tragique du devenir et de l'immuable.

À Delphes aussi, les montagnes demeurent les mêmes, et les gorges et les forêts; et toujours dans le ciel planent les aigles. Ici règne Apollon, mais quoi de plus dionysiaque que ce lieu sacré? Ici se trouvait l'omphalos, centre de l'Univers, où se reconciliaient toutes les contradictions. L'oracle parlait au nom d'Apollon, mais Dionysos vaincu hantait les forêts. Existe-t-il de site plus sauvage — et plus harmonieux? Car l'harmonie véritable exprime la totalité de l'Univers et l'Univers n'est pas une chose médiocre. Peut-être était-ce à Eleusis que cette harmonie atteignait sa plus vaste ampleur et sa plus haute exaltation.

La-bas, les processions ne parcourent plus la voie éléusienne, ici l'oracle delphique s'est tu. Mais les sites demeurent, ensembles de ruines intemporelles et d'une nature toujours vivante, d'œuvres toujours vivantes et d'une nature immuable — multiples harmonies.

Raymond QUENEAU.



SIÈGE D'HADRIEN (THÉÂTRE DE DIONYSOS)

Boissonnas



## La Nouvelle Helene

— Sont-elles jolies ?

C'est la question qu'elles me posent avant de s'informer de la couleur du marbre des Propylees.

— Sont-elles jolies ? Sont-elles brunes comme Leda, blondes comme Helene de Sparte ? Et l'arete de leur nez prolonge-t-elle la ligne de leur front ?

C'est la curiosite qu'elles ont quand je reviens de Grece et qu'elles m'entourent, anxieuses qu'il y ait a Athenes des femmes plus jolies qu'elles.

Mais oui, bien sur, il y a des jolies femmes en Grece comme il y a des jolies femmes au Portugal, en Ecosse, en Hongrie, en Lithuanie, ailleurs aussi. Toutefois, la beaute grecque est une beaute noble et cette noblesse de beaute la est si peu repandue en Europe qu'il est agreable de s'arreter a la considerer.

Qui n'a point vu a Corfou les femmes du village de Gastouri aller a la fontaine ne peut comprendre pourquoi tout collegien fut amoureux de Nausicaa. Elles glissent sur l'herbe des olivettes comme les dames des tableaux de P.-P. Prud'hon, sans ecraser une fourmi, sans deplacer la hampe d'une graminee; et quand elles regagnent leur maison, alourdies de la pleine cruche qu'elles portent sur la tete, elles prennent aplomb des orteils et du talon sur le sol avec la force tranquille des jeunes filles de l'Erechtheion. Elles passent, la tete est immobile sur le socle du cou, la hanche est mouvante a peine, mais le regard est remuant, vif, penetrant, et si le mari ne se trouve point dans les parages, une douceur furtive glisse dans l'ombre de leurs cils quand elles vous croisent, et c'est alors qu'on songe a cette Nausicaa dont on revait sur les bancs du college.

Les Atheniennes de la rue Hermes ne portent pas sur la tete une cruche d'eau claire; mais la grace cambree de leur demarche rappelle celle des filles de Gastouri. Soyez sur que mainte jeune femme qui vous surprend par la façon

molle et nonchalante qu'elle a de glisser sur les dalles de marbre des trottoirs d'Athenes, descend en ligne a peine sinueuse des belles canephores des panathenees. Elle porte son petit feutre ou sa paille legere avec cet air qu'on voit aux porteuses de corbeille de la frise du Parthenon. Mais les talons hauts ont tout gate, et il faut etre fanatise par un violent philhellenisme — c'est mon cas — pour retrouver cet air de canephores aux passantes de la rue Phidias ou de la rue Sophocle.

A Sparte, j'ai passionnement cherche parmi les dames que je rencontrais au cours de mes promenades celle qui me donnait un instant l'illusion d'etre un nouveau Paris. Ce n'était pas que j'attendisse de me trouver face a face avec une creature sortie d'un œuf a la façon d'Helene, fille de Leda. On m'avait enseigne qu'Helene etait si belle qu'enfant deja, elle enflammait les cœurs, et que Thesee, l'ayant vue danser au temple d'Artemis a l'age ou nos Helenes jouent au cerceau, l'enleva et lui fit, en gage de son admiration, une fille appelee Iphigenie. Je n'etais pas si exigeant. Je decouvris une premiere Helene allant d'un pas leger par les lauriers de l'Eurotas; elle pouvait avoir dix ans : c'est, en Laconie, un age qui a, depuis longtemps, passe celui du cerceau. Aussi bien cette enfant etait-elle ornee des plus gracieux attrait : sa poitrine etait ronde et haute comme celle des *koré* de l'Acropole; ses jambes artemisiennes etaient faites pour la poursuite du cerf et du chevreuil, ses mains pour cueillir les pommes des Hesperides, ses bras — autant que je les pouvais entrevoir par les accrocs de sa tunique — pour porter sans faiblesse l'enfant que Thesee lui eût fait. Je la saluai d'un gentil *kali mera* auquel elle repondit par un murmure, et je connus au son de sa voix que cette jeune Spartiate abritait deja en elle-meme les puissances de l'amour.

C'est sur la route qui mene a Mistra que je rencontrais une seconde Helene, non plus enfant mais jeune fille.

Elle m'apparut dans le cadre d'une porte ouvrant sur un jardin d'orangers. Elle etait blonde, et je laisse a penser a quels jeux le soleil

geance retentit aux echos du Taygete et que maint coup de couteau reglat cette affaire la ?

Je m'arretai un instant a la contempler et je songeais a la parole de Properce : « O Sparte, nous admirons les usages de tes gymnases où les jeunes filles s'exercent nues, sans deshonneur,



PAYSANNE DES ILES

Delanglade

du Peloponnese se livrait autour de cette chevelure : c'est ainsi qu'en nos climats le soleil de juillet chauffe et dore les gerbes moissonnees. Son bras droit, haut leve, s'appuyait a la tige torse et pelante d'un vieux cep de vigne; sa main gauche etait posee a la hanche; le corps etait abandonne dans une pose de nonchalance et de mollesse qui lui donnait un air de placidite et de calme attente.

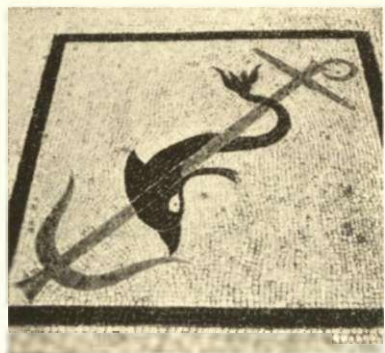
Qu'attendait-elle en ses dix-huit ans cette nouvelle Helene, sinon que des jeunes hommes se la disputassent, que l'un d'eux l'epousat, que les autres en eussent du depot, qu'un etranger passat par la et l'enlevat, que le cri de la ven-

au milieu des lutteurs. » Mais ce n'était qu'une songerie...

Que d'autres Helenes n'ai-je point croisees sur mon chemin ! Elles s'appelaient Vasiliki, Loulouka, Marika, Angeliki. Quel que fut leur nom, quelle que fut la teinte de leurs cheveux, elles etaient Helene par ce je ne sais quoi de fatal qu'elles portaient dans leur regard, dans leur demarche, dans leur sourire, et qui jetait les hommes dans la fureur de la passion.

Oui, les Grecques sont jolies. Mais elles ont l'ame forte, et c'est ce qui les rend belles entre toutes.

Maurice BEDEL.



DELOS

M<sup>me</sup> MélasAOUT  
1934

DELOS

M<sup>me</sup> Mélas

Cette Grèce du mois d'août 1934 ne ressemblera jamais à aucune autre. Merveilleux prestige de ce pays! Minuscule dans l'espace, presque infini dans le temps et pour qui chaque instant a le poids de l'or. Mouvant et immobile, il se recrée à chaque minute, toujours à son point extrême de densité. Les trois, les quatre, les mille dimensions de l'espace réel, de la poésie, de la légende. Reel par la pierre, divin par l'air, magique par tout.

Je suis allé en Grèce comme on dit : Il faut en finir.  
Rien n'était commencé.

Quand je me suis rencontré à Thassos, je me suis demandé par quelle folie, jusqu'au mois d'août 1934, je m'étais pris pour moi-même.

J'ai fait des des avec trois petits cubes de marbre trouvés à Delos... L'avenir est à moi!

La Grèce est-elle bien un pays? Plutôt un instant de chacun de nous, la minute de la grâce; la seconde où les des sont en l'air.

A mesure que le bateau descend vers l'Orient et vers la légende, le cœur de tous les passagers descend vers l'enfance. Tout devient mystère. Mystère d'un bracelet qui sonne; mystère d'un journal qui bat de l'aile sur des genoux; mystère triste d'un collier qui se brise et se répand en perles sur le pont; mystère comique d'un panama presque de l'Institut que le vent entraîne à la mer. Tout est miroitant et pourtant secret. Tout est marbre et feuillage. Tout est Antigone et Hippolyte. Il faut venir à Delphes pour tuer Shakespeare.

Un soir, à Thassos, une barque errait autour du bateau. Deux voix jeunes et graves chantaient la sérénade de Schubert. Deux voix qui paraissaient se caresser dans l'air, s'élever ruisselantes de l'eau... Le plus stupide du bord ressemblait à Ulysse au passage des sirènes...

Ceux qui ne sont pas mûrs pour l'enchantement, ce sont ceux qui s'obstinent à voir encore, jusqu'au dernier

moment, par surprise, à travers des jumelles, Marseille et les côtes de France.

Les autres, ont cet air à la fois triste, fanfaron, apeuré et confiant, de tous ceux qui partent pour découvrir un pays nouveau. Une fraternité encore timide les lie les uns aux autres. Ils se sont mis à cent cinquante pour inventer un pays idéal : un rêve de pierres brûlantes, d'eaux fraîches, de femmes souriantes, et qui disparaîtra avec la fin du voyage.

Cette croisière leur semblera, dans le cours de leur vie, comme une île mystérieuse, un morceau détaché de leur enfance qui errait à leur recherche depuis Homère dans l'espace et contre lesquels ils sont venus se délicieusement blesser.

On ne revient jamais en Grèce. On la gagne une fois pour toutes. On l'attend sans le savoir comme on attend la femme qui vient vers vous à travers l'avenir; comme on attend, en dormant, la mort. Comme Rimbaud attendait les *Illuminations* et Mozart *Don Juan*.

Voir Delphes, et naître.

Devant le Parthénon, la tête se délivre; les idées miroitent; l'intelligence s'ébroue. Tout le monde se sent prêt à découvrir une nouvelle dimension de l'espace; une nouvelle théorie de la lumière. Tout y est section d'or et accord parfait.

Devant l'*Hermès* de Praxitèle, tous les jeunes gens se déhanchent, posent la jambe comme vous savez...

La chair se sublime et l'esprit se laisse prendre à la main.

On reste « la-bas » comme une statue invisible, comme une équation gravée dans le vent et l'on ne renvoie en France qu'une apparence.

Tous, nous avons compris qu'il y avait un secret essentiel à Eleusis. Nous n'avons pu en douter. Il s'est abattu sur nous comme un vol d'aigles. Personne n'avait envie de le connaître. On le sentait en soi. On était sur de sa présence.

Pourquoi serait-ce le secret de quelque chose?  
C'est LE SECRET.

Dans un an, vous croirez que je suis heureux de vous revoir. Je ne vous reverrais pas vous, mais une épave de mon bienheureux naufrage.

André de RICHAUD.

## PHOTO DE DELPHES SIMPLE EXEMPLE

Je descendais du Stade de Delphes : ses architectes consentirent à perdre près de la moitié des places afin de laisser contribuer au spectacle des jeux la lente monodie modulée des montagnes.

Je venais de m'asseoir au Théâtre, un touriste lisait à d'autres Prométhée. Ce n'était pas sa voix qu'on entendait, mais une grande voix dorée qui semblait émaner de la vasque immense du val, et les paroles retentissaient marmoréennes, et mûries comme des statues antiques.

J'arrivai auprès du Trésor des Athéniens, seul édifice encore debout sur la colline du sanctuaire.

Je tournais autour du petit édifice, je le prenais par tous les bouts : de loin, de plus loin, de près, de plus près encore, sous le nez de ses corniches, je grimpais le flanc de la colline pour le contempler autrement : tout changeait. Mais sous les angles les plus variés c'était toujours aussi bien. Je m'assis : si je bougeais un peu les yeux, déjà tout se mouvait; le moindre mouvement de ma tête modifiait continuellement les positions relatives de l'édifice et des choses voisines ou lointaines et c'était encore et toujours comme une belle musique mélodieuse que chantait un chœur de formes cristallines : celles agencées par l'architecte et celles du grand site delphique. Si je me penchais, l'architrave s'articulait sur l'angle nerveux des murs, si je me levais, la fuite des remparts se levait avec moi, et toute la vaste Delphes accompagnait le mouvement; des amitiés entre les triglyphes et les profils des montagnes naissaient; d'autres jeux variés de perspectives commençaient si je me courbais. La mathématique des blocs contrastait avec les rocailles et les rocs renforçaient l'exactitude des prismes.

La petite maison de marbre blanc en tout autre lieu que la Grèce, à Nîmes par exemple, eut été la vedette égoïste et le reste rien qu'un décor sacrifié ici, en Hellade, je n'eusse pu penser que ce centre architecture était autre chose qu'un des acteurs soumis à l'unité de la pièce entière : depuis les brindilles et le lézard courant à mes pieds, jusqu'au fond de l'horizon, tout était cohérent, unanime et nécessaire, et moi même, comme en symbiose avec le temple et le paysage, je pensais collaborer. Et de fait, par mes mouvements, je collaborais.

Partout en Grèce, la nature s'intéresse, participe aux monuments des hommes; elle y préside. Car tout en Grèce préside : je veux dire que chaque chose, du plus menu élément au plus vaste tout est distinct et semble avoir la connaissance et comme la fierté de son individualité par



DELPHES

Ozenfant

sa nécessité : de la parcelle élémentaire au plus grand organe, de la feuille de laurier à la montagne, du chant rythme des seches cigales à la vaste mer, du plus petit détail de l'architecture à la masse imposante du Parnasse, de la fine moulure à cet essaim de grands aigles lents et sûrs qui planent sur la vallée, tout, de l'élément aux éléments, tout se soumet de bonne grâce à plus haut que soi : à la haute idée de l'unité qui domine tout. Ici s'impose naturellement, que toute réussite implique que furent obéies les lois fondamentales du monde : que tout est nécessaire à tout et qu'il n'y a pas de détails insignifiants.

Donc, je rôdais autour du trésor des Athéniens, je bra-

quais mon Ontoscope et je cherchais pour la plaque le moment le plus synthétique de la pièce qui se jouait. Mais c'était toujours divers et aussi sobrement éloquent. Je vivais la pensée que : « l'art est la variété dans l'unité ». Je sentais que je n'avais pas encore trouvé le lieu de l'accord total qui resumerait autant que le peut une photographie mes bonheurs de Delphes. Tout à coup, après bien des visées, conduit par les lignes du temple et celles du paysage, subitement je déclenchai : sur la glace dépolie du reflex je venais de voir les lignes des roches Phœdriades continuer exactement celles du Trésor : voyez les crêtes de la Flamboyante poursuivre rigoureusement les remparts, et la Rousse ajouter ses modulations à la déclaration laconique du fronton : l'accord parfait jouait avec la parfaite entente de l'individu et du milieu.

Votre regard est capté par la courbe des roches de gauche, choisit le long de l'arête verticale du cube, hésite parmi les ruines, le regard grimpe sur le bord extrême de la muraille, s'engage sur la pente du toit, fait un détour pour contourner le fronton, et part enfin tumultueusement sur les vagues de la Flamboyante. C'est une symphonie.

Ainsi, partout en Grèce, la nature toute en courbes, s'ajoute par des liaisons intimes aux œuvres rectilignes des hommes, fait ainsi l'union et contribue à la sommation de tous les contraires et des affinités en un même temps, pour un même regard.

Et les architectes Grecs le voulurent qui courberent subtilement les marches du Parthénon et l'entablement, ou pencherent certaines des colonnes afin de faire épouser par leur Temple les collines, les montagnes, la plaine de l'Attique, la mer du Péloponnèse et l'orbe de l'horizon.

OZENFANT.

# ITINÉRAIRE

## DE LA CROISIÈRE DU "PATRIS II"

PRINTEMPS 1935 (11 AVRIL-3 MAI)

- |   |   |
|---|---|
| <p>11 avril : Depart de MARSEILLE a midi.</p> <p>12 — En mer.</p> <p>13 — Arrivée a PALERME a 7 h. Debarquement a 9 h. Visite de la ville : Palais Royal, Cappella Palatina, S. Giovanni degli Eremiti, Jardin Botanique; visite du Musée. Dejeuner a bord.<br/>Depart a 15 h., en auto, pour la Cathedrale, les Catacombes et MONREALE. Retour le soir a bord. Depart a 20 h. pour PORT EMPEDOCLE.</p> <p>14 — Arrivée a PORT EMPEDOCLE a 8 h. Debarquement et visite d'AGRIGENTE. Retour le soir a bord. Depart a 19 h. pour CATANE.</p> <p>15 — Arrivée a CATANE a 8 h. Debarquement et depart, en auto, pour TAORMINE. Visite du Theatre Grec. Dejeuner et retour a CATANE. Embarquement. Depart a minuit pour SYRACUSE.</p> <p>16 — Arrivée a SYRACUSE a 7 h. Debarquement a 8 h. Visite de la ville. Depart a midi pour CORFOU.</p> <p>17 — Arrivée a CORFOU a 13 h. Debarquement a 14 h. Visite de la ville, et depart, en auto, pour PALEOKASTRITSA. Retour le soir a bord. Depart a 20 h. pour CATACOLO.</p> <p>18 — Arrivée a CATACOLO a 8 h. Debarquement et depart, par train special pour OLYMPIE. Visite des Sanctuaires et du Musée. Dejeuner a l'hôtel Spap. Retour a CATACOLO a 17 h. Embarquement et depart a 19 h. pour GYTHION.</p> <p>19 — Arrivée a GYTHION a 8 h. Debarquement et depart, en auto, pour MISTRA. Dejeuner et retour, l'après-midi, a bord. Depart a 19 h. pour SANTORIN.</p> <p>20 — Arrivée a SANTORIN a 6 h. Debarquement a 8 h. Visite de la ville (PHYRA). Retour a bord. Dejeuner et depart a 13 h. pour CANDIE.</p> <p>21 — Arrivée a CANDIE a 6 h. Debarquement a 8 h. 30. Visite du Musée et de CNOSSOS. Retour a bord. Dejeuner. Après-midi libre. Depart a 18 h. pour RHODES.</p> | <p>22 — Arrivée a RHODES a 8 h. Debarquement, et visite de la ville a pied. Visite du Musée. Retour a bord. Dejeuner. Après-midi libre. Depart a 19 h. pour SAMOS.</p> <p>23 — Arrivée a VATHY a 7 h. Debarquement et promenade, en auto. Retour par TIGANI. Dejeuner a bord. Après-midi libre. Depart a 18 h. pour LESBOS.</p> <p>24 — Arrivée a MYTILENE a 7 h. Debarquement a 8 h. Promenade, en auto, a Yera. Retour a bord. Dejeuner. Depart a 13 h. pour ANDROS.</p> <p>25 — Visite des Iles de ANDROS, DELOS, MYCONOS. Depart a 21 h. pour Le Piree.</p> <p>26 — Arrivée au PIREE a 7 h. Debarquement a 8 h. 30 et depart, en auto, pour ATHENES. Visite de la ville et du Musée. Dejeuner a l'hôtel de la Grande-Bretagne. L'après-midi visite de l'Acropole.<br/><i>N. B.</i> — Le soir, Vendredi saint, on pourra assister a la ceremonie de l'Épitaphe.</p> <p>27 — Matinee libre. Depart a 15 h., en auto, pour DAFNI et ELEUSIS. Retour le soir a Athenes.</p> <p>28 — Dimanche de Pâques, libre. (Excursions facultatives au Mont PARNES, SOUNION, CORINTHE). Depart du bateau a 22 h.</p> <p>29 — Arrivée a NAUPLIE a 7 h. Debarquement et depart, en auto, a 8 h. Visite de TYRYNTHÉ et de MYGENES. Retour a NAUPLIE vers midi. Dejeuner a bord. Depart a 14 h., en auto, pour ÉPIDAURE. Retour le soir a bord, et depart a 21 h. pour ITEA.</p> <p>30 — Arrivée a ITEA a 7 h. Debarquement a 8 h. et depart en auto pour DELPHES. Visite des Sanctuaires et du Musée. Dejeuner a bord. Depart a 14 h. pour Marseille.</p> <p>1<sup>er</sup> mai : En mer.</p> <p>2 — En mer.</p> <p>3 — En mer et arrivée a 14 h. a MARSEILLE.</p> |
|---|---|

## LE PRINTEMPS EN GRÈCE

*En Grece, le printemps et la lumiere explosent du meme coup.*

*Et visiter la Grece au printemps, c'est surprendre parmi les temples et les fleurs le secret de cet envoiement rapide qui chaque annee se renouvelle, eternellement fidele a son genie.*

*Mimosas de Corfou, anemones d'Olympie, aiguilles vertes de Daphni, cerisiers et vignes de Sparte, asphodeles de Phastos, grenadiers de Delphes, vous composez avec l'essence blanche de la mer et l'immobilité toute en reflets du marbre ce faisceau de lumiere que le prisme de l'air répand egalemeut sur le Reve et l'Histoire.*

*Visiter la Grece au printemps, c'est cueillir la Fable dans son nid, dépister la sirene a mi-chemin du poisson et de la femme. C'est voir la Toison d'Or en herbe.*

R. V.

## TEMOIGNAGES IMAGINAIRES DE JEUNES FILLES

Nous avons posé à un groupe de jeunes filles, élèves d'un lycée parisien, quelques questions sur l'idée qu'elles se font de la Grèce antique, d'après ce qu'elles ont lu, appris ou vu dans les musées ou dans Paris.

Ces jeunes Parisiennes ont eu la grâce de nous faire parvenir leurs réponses écrites, réponses qui portent toute la fraîcheur de leurs 12, 14, 15 années.

Les voici :

« Aimez-vous la Grèce? »

Sur cette première question, M<sup>lle</sup> Jacqueline Verrier, nous répond :

« Je me fais certainement une idée fautive de la Grèce moderne, car je ne la vois qu'à travers son passé. Pour le pays lui-même, je l'aime comme on aime le soleil, la beauté sous toutes ses formes.

— Voudriez-vous aller en Grèce? Pourquoi? ou?

— C'est mon plus cher désir. Pourquoi? Mais parce que c'est un pays de soleil, un pays qui a un passé, et quel passé! Parce que des souvenirs doivent surgir à chaque pierre. Quant au lieu, je choisirais une de ces îles aux noms chantants Mytilène, Chio...

— Que pensez-vous des monuments pseudo-grecs de Paris?

— Je pense qu'il leur manque l'ambiance, la clarté, le ciel bleu, l'espace. Surtout, il leur manque d'être en ruines et d'avoir leur histoire.

— Quelles sont les difficultés de l'étude du grec? L'utilité?

— J'ai encore fait trop peu de grec pour apprécier les auteurs, mais je sais très bien que, s'il n'y avait pas d'accents, j'aimerais encore plus le grec. Et je l'aime d'autant plus qu'il me permet de comprendre mieux le français.

— Qu'en pensez-vous de sa mythologie?

— A mon avis, Athena était trop sage, Apollon trop parfait et Junon trop jalouse. Je leur préfère Artemis ou Dionysos, sans lequel il n'y aurait pas de théâtre... »

Sur les mêmes questions, voici la réponse de M<sup>lle</sup> Rose Lederman (16 ans) :

« Oui j'aime la Grèce, parce que la Grèce a été le berceau de la civilisation antique. Elle a exercé son influence sur les autres pays et en particulier sur Rome. Je l'aime aussi par ses monuments, sa mythologie, ses philosophes, ses écrivains.

« J'aimerais beaucoup aller en Grèce, visiter Athènes, l'île de Crète et les Cyclades. Voir la beauté vraie des vieux vestiges de notre civilisation, car tous ces monuments dits « Grecs » que nous voyons dans Paris sont tous aussi laids, que ce soit la Madeleine, la Chambre des Députés ou le Panthéon. On s'aperçoit toujours que c'est du faux. »

Et voici la réponse de M<sup>lle</sup> Lilly Obermann (14 ans) :

« J'aime la Grèce qui est, de toutes les nations de l'antiquité, celle qui nous a laissé les souvenirs artistiques les plus beaux.

« Au musée du Louvre nous pouvons admirer des statues merveilleuses comme « la Victoire de Samothrace », des reproductions des principales œuvres retrouvées à Delphes.

« A travers les révolutions, la Grèce continue d'offrir au monde civilisé, un idéal unique de raison libre et souriante, de poésie, de grâce, de mesure et d'harmonie supérieures.

« Comment ne pas vouloir connaître tout cela? C'est mon secret désir... »

« Aimez-vous la Grèce mademoiselle Mallet? (13 ans) Et pourquoi? »

— J'aime la Grèce parce qu'elle a des monuments merveilleux et une mythologie tellement intéressante. Elle est le berceau des civilisations occidentales et on sent son influence jusque dans le midi de la France.

— J'aimerais à visiter les villes grecques, Athènes, Sparte et surtout, faire les voyages d'Ulysse, en partant d'Ithaque sur la côte occidentale de la Grèce et en visitant successivement toutes les étapes du grand voyageur. »

« Et vous, mademoiselle Papineau? (15 ans) L'aimez-vous? »

— Oui, beaucoup. Elle se présente à mon imagination comme un pays de rêve avec son ciel pur, son climat doux, ses nombreuses ruines témoins du temps où la Grèce brillait de tout son éclat et cette opposition où elle nous est représentée, tantôt avec ses ravins rocaillieux et sauvages, tantôt avec son littoral à la végétation abondante et variée. Je l'aime enfin par la poésie.

— Voudriez-vous aller la voir?

— Oh oui! Quel beau rêve serait-ce! Entrevoir dans la pénombre d'un bois l'ombre fuyante du dieu Pan ou de quelques satyres, ou flotter parmi l'écume blanche de la mer la chevelure des Néréides et s'il est toujours vrai que Zeus lance la foudre du haut de l'Olympe. Mais j'ai bien peur que le bruyant progrès n'ait chassé au loin ces gracieuses images!...

— Quels auteurs préférez-vous?

— Lucien et Homère. Lucien m'attire par son esprit étincelant, ses observations pénétrantes et malicieuses. Son idée ingénieuse des « Dialogues des Morts » me plaît mieux, comme étant plus colorée, et plus vivante, que celle de Fénelon ou Fontenelle.

Les chants naïfs et très beaux de l'Odyssée me bercent agréablement. Je ne peux mieux les comparer qu'à notre « Chanson de Roland ». »

## BANQUE OTTOMANE

FONDÉE EN 1863

Capital : 10 millions de livres sterling dont la moitié versée

PARIS  
7, rue Meyerbeer

MARSEILLE  
38, rue Saint-Ferreol

NICE  
13, place Massena

ISTAMBUL  
Galata-Yenicami-Beyoglu

LONDRES  
26, Throgmorton Street E. C. 2

MANCHESTER  
56-60, Cross Street

TURQUIE — ÉGYPTÉ — PALESTINE — PERSE — MÉSOPOTAMIE — CHYPRE

FILIALE POUR LA GRECE :

**BRITISH FRENCH DISCOUNT BANK Ltd**

LE PIRÉE  
40, boulevard Miaoulis

ATHÈNES  
26, boulevard de l'Université

SALONIQUE  
(Agence de la Banque Ottomane)

AUTRES BANQUES AFFILIÉES

SYRIE  
Banque de Syrie et du Grand-Liban

YOUGOSLAVIE  
Banque Franco-Serbe

ROUMANIE  
Bank of Roumania Ltd

Pour leurs lettres de crédits et leurs accreditifs, les voyageurs en Grèce trouvent toutes facilités  
Aux meilleures conditions, à la

**BRITISH FRENCH DISCOUNT BANK Ltd**

Ainsi que toutes autres opérations de banque : achat de monnaies et de devises, ordres de bourse, location de coffres-forts (Fichet).

Une Fabrique Modèle pour l'Industrie des Cigarettes en Grèce

**“Papastratos Cigarette Manufacturing Co”**

LE PIRÉE

La Fabrique la plus moderne, au point de vue technique, dans le monde entier

**VISITEURS EN GRÈCE!**

Fumez les Cigarettes “Papastratos-Hellas”. Elles sont fournies aux plus grandes Régies de l'Europe. Elles sont importées dans presque toutes les capitales du monde. Elles sont fabriquées avec des tabacs de meilleur choix.

Visites à la Fabrique du Pirée admises de 10 heures à 12 heures et de 2 heures à 4 heures

Pour le Samedi de 10 à 12 heures

# Chemins de Fer de l'État Hellénique

Direction Générale : 5, Rue du Trois-Septembre

ADRESSE TELEGRAPHIQUE : CHEFERÉTAT

## EN EXPLOITATION

### LIGNES PRINCIPALES :

a) Lignes normales : 1291 kilomètres

LE PIRÉE-ATHÈNES-THESSALONIKI-GHEVGHÉLI  
THESSALONIKI-FLORINA-KRÉMENIA  
THESSALONIKI-ALEXANDROUPOLIS

### EMBRANCHEMENTS :

INOI - CHALKIS, LIANOKLADI - LAMIA - STYLIS

b) Ligne étroite (0,60) : 67 kilomètres

SARAKLI-STRAVROS

### RELATIONS INTERNATIONALES

Wagons-lits directs

ATHÈNES-PARIS via TRIESTE, MILAN, LAUSANNE  
(tous les jours)

ATHÈNES-PARIS via VIENNE, ZURICH  
(trois fois par semaine)

ATHÈNES-PRAHA-BERLIN  
(trois fois par semaine)

ATHÈNES-VIENNE  
(une fois par semaine)

## LES HOTELS LAMPSA

“La Grande Bretagne”

“Le Petit Palais”

ATHÈNES

# BANQUE D'ATHÈNES

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1893

SIEGE SOCIAL : ATHÈNES

108 AGENCES EN GRECE  
6 AGENCES A L'ÉTRANGER (ANGLETERRE, ÉGYPTÉ, CHYPRE)

BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS

New-York, N. Y. The Bank of Athens Trust C<sup>o</sup>  
205, West 33 rd St

CORRESPONDANTS DANS TOUTE LA GRECE  
ET LES PRINCIPALES VILLES DU MONDE

Toutes Operations de Banque aux Meilleures Conditions

# BANQUE POPULAIRE

Société Anonyme fondée en 1905

SIEGE A ATHÈNES : BOULEVARD DE L'UNIVERSITÉ

ADRESSE TELEGRAPHIQUE : “POPBANK” POUR LE SIEGE CENTRAL ET TOUTES SES SUCCURSALES

DIRECTEUR GÉNÉRAL : DENYS LOVERDO

### SERVICE DES ÉTRANGERS

ÉMISSION DE “TRAVELLERS CHÈQUES” — LETTRES DE CRÉDIT  
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES-FORTS  
RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

### SUCCURSALES :

LE PIRÉE — SALONIQUE — JANINA — LAMIA — AEGHION (Vostitza)  
PATRAS — VOLO — LARISSA — CANDIE (Crète) — SERRES

Correspondants aux principales villes de l'Étranger et de la Grèce

# COMPAGNIE DE NAVIGATION NATIONALE DE GRÈCE

Siège Social : Place Karaiskaki, LE PIRÉE

LIGNE DE LA MEDITERRANEE :

s/s « PATRIS II » — « ANDROS »

DEPARTS DE MARSEILLE TROIS FOIS PAR MOIS, DIRECTEMENT  
POUR LE PIRÉE, BEYROUTH, JAFFA, ALEXANDRIE ET VICE-VERSA.

LIGNE TRANSATLANTIQUE :

s/s « BYRON »

DEPARTS DU PIRÉE POUR LISBONNE, NEW-YORK ET VICE-VERSA.

Pour tous renseignements, s'adresser à :

PARIS .. .. « NEPTOS » S. A., 4, rue de l'Échelle. — BEYROUTH.. HITTI Freres, P. O. B., 511.  
MARSEILLE. « NEPTOS » S. A., 1, rue de la République. — HAIFFA.. .. HITTI Freres.  
ALEXANDRIE.. .. AL. CALAMBOKIDES, P. O. B. 1447.

# COMPAGNIE HELLÉNIQUE DE CABOTAGE S. A.

DEPARTS RÉGULIERS BI-HEBDOMADAIRES DE BRINDISI

Pour SANTI 40 — CORFOU — PATRAS — LE PIRÉE

Tous les Lundis et Jeudis à 5 heures p. m.

Paquebots de grande vitesse : « MACEDONIA » et « FRINTON »

DEPARTS RÉGULIERS DU PIRÉE A L'ÉTRANGER

Pour BRINDISI, tous les Mardis et Samedis; — Pour IZMIR, tous les Lundis;

ALEXANDRIE, tous les Mardis;

Pour CHYPRE, SYRIE, PALESTINE, PORT-SAÏD, ALEXANDRIE, tous les Samedis.

DEPARTS RÉGULIERS QUOTIDIENS DU PIRÉE

Pour les Ports principaux de la Grèce  
et départs fréquents pour les autres Ports et Îles de la Grèce

REPRÉSENTANT A PARIS : S. A. « NEPTOS »

# CROISIÈRES VISITANT LA GRÈCE EN 1935

DATES	NAVIRES	DEPARTS
18 janvier	MESSAGERIES MARITIMES	de Marseille.
26 —	« CONTE GRANDE »	New-York.
2 février	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
10 —	« AQUITANIA »	Villefranche.
15 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
9 mars	« ATLANTIS »	Southampton.
11 —	« MILWAUKEE »	Venise.
12 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Genes.
15 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
19 —	« AQUITANIA »	Villefranche.
22 —	« HOMERIC »	Monaco.
27 —	« SATURNIA »	New-York.
4 avril	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Venise.
4 —	« MILWAUKEE »	Genes.
6 —	« ATLANTIS »	Southampton.
7 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
8 —	« SATURNIA »	Naples.
11 —	« PATRIS II »	Marseille.
11 —	« MONTE-ROSA »	Genes.
23 —	« MILWAUKEE »	Venise.
24 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Venise.
5 mai	« MONTE-ROSA »	Venise.
10 —	« STRATHAIRD »	Londres.
10 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
11 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Genes.
24 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
7 juin	« ARANDOWSTAR »	Southampton.
8 juillet	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Breme-Vigo.
19 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
25 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Venise.
28 —	« OCEANIA »	Trieste.
2 août	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
10 —	« SATURNIA »	Genes.
10 —	« VICEROY OF INDIA »	Londres.
16 —	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.
17 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Genes.
30 —	« ARANDORA STAR »	Southampton.
31 —	« STRATNAVER »	Southampton.
31 —	« VULCANIA »	Trieste.
2 septembre	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Genes.
18 —	« GÉNÉRAL VON STEUBEN »	Venise.
28 —	« ATLANTIS »	(Méditerranée)
12 octobre.	« ARANDORA STAR »	Southampton.
18 —	« ATLANTIS »	(Méditerranée)
9 novembre	MESSAGERIES MARITIMES	Marseille.

